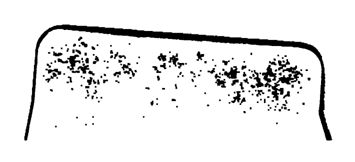
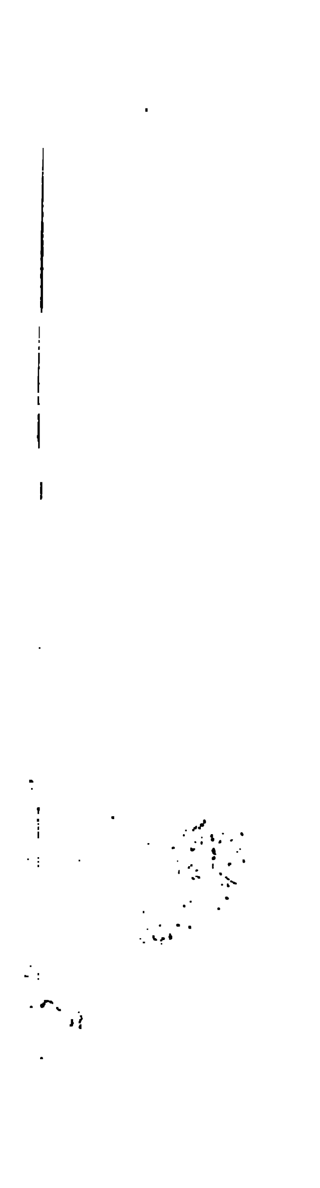


37.
98.





RECUEIL

DE

MA VIE, MES OUVRAGES

ET MES PENSÉES.

OPUSCULE PHILOSOPHIQUE,

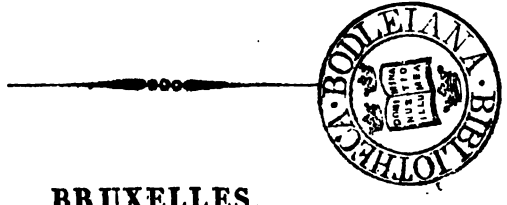
Par

Thomas Ignace Marie Forster,

Membre de la faculté de médecine à Cambridge, membre de la société royale de l'astronomie et de la société de Linné à Londres, membre honoraire de la société médico-chirurgicale et de la société phrénologique, membre correspondant de l'Académie des sciences naturelles à Philadelphie, etc.

Certum est homines nihil certi sine Fide nec veri sine Spe nec boni sine Charitate habere posse.

TROISIÈME ÉDITION.



BRUXELLES,

Ve AD. STAPLEAUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1837.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Adressées à Madame *Lady Mary Shepherd*, l'auteur de *Essay*, etc.

Madame,

Parmi les nombreux ouvrages que j'ai parcourus dans le cours de mes recherches philosophiques, je n'en connais aucun qui mérite plus la haute considération des métaphysiciens, que celui que vous avez produit sur l'existence de l'univers extérieur, intitulé : *Essay on the Perception of an External Universe*.

Il contient, sans contredit, les argumens les plus logiques dont on pourrait se servir, pour démontrer l'absurdité du matérialisme ainsi que de l'idéalisme, en prouvant, autant qu'il est possible de prouver une chose quelconque, que l'esprit est distinct du corps, ou en d'autres termes, que la capacité de sentir dite l'ame, soit des hommes, soit des animaux, est nécessairement une chose autre que les sensations mêmes dites objets, dont elle a la

conscience; et encore que celles ci sont produites par des causes existantes en dehors de nous; d'où nous arrive l'idée d'un monde externe.

L'accord de vos opinions avec les miennes sur cette doctrine, est ce qui m'encourage à vous dédier le petit recueil philosophique qui suit, et qui fut l'amusement de quelques heures d'oisiveté, pendant un long hiver, quand le temps ne me permettait pas de suivre mon habitude de voyager.

Voilà donc trois choses reconnues par notre philosophie, comme bases des connaissances humaines : 1° l'âme ou la capacité de sentir, principe qui, dans chaque animal vivant, est un et individuel, essentiellement distinct des cinq sens et des organes matériels du cerveau par le moyen desquels elle se met en relation avec le monde. 2° Le corps, ou la machine animale organisée et vivante qui fournit à l'âme un sensorium; et 3° La matière extérieure, organique et inorganique, dont sont composés

le corps et les autres choses qui font ensemble ce vaste théâtre des objets infiniment variés que nous croyons exister en dehors, et que nous appelons l'univers externe. Il est enfin l'effet sensible de la puissance infinie perpétuellement créatrice des êtres intelligents auxquels elle s'annonce, sans cesse, par la parole de la nature en disant : JE SUIS CELUI QUI JE SUIS.

Je n'aurais jamais voulu ressusciter les doutes sur la vérité de cette doctrine aussi ancienne que le monde, si je n'avais aperçu que la phrénologie, science nouvelle de nos jours, mal entendue, comme elle l'est généralement par ceux qui s'appellent phrénologues, porte au matérialisme; pendantque la philosophie de certains savans allemands, d'un autre côté, penche à l'idéalisme, deux choses également nuisibles à la vraie philosophie.

Le matérialiste croyant que son être n'est qu'une partie de la terre, de l'existence de laquelle il s'imagine s'être assuré d'avance, ne peut pas se promettre un autre sort que celui de la matière as-

sujettie à chaque moment à des actions chimiques. L'idéaliste, au contraire, se confondant avec ses sensations, ne peut pas se convaincre qu'il existe un monde hors de lui même; par conséquent tous les autres objets, même ses semblables, ne sont que des fantômes, et son existence reste pour lui une énigme inexplicable, une vision mystique, un rêve indéfinissable!

Tous les deux systèmes nous privent de l'espérance, qui est nécessaire au bonheur de la vie; mais le dernier, celui de l'idéalisme, attaque même le principe fondamental de la charité, parce qu'il nous laisse dans l'incertitude de l'existence d'autres êtres et, par conséquent, de tous les objets de la charité! Il faut la foi, ou la croyance intime en l'existence de l'âme et du corps, de nous mêmes et des autres êtres qui partagent avec nous le sort de la vie, pour que nous puissions nous servir de l'avantage immense du sentiment de l'espérance, pour que nous nous occupions sérieusement des bonnes œuvres.

On se rapelle aisément que dès la plus jeu-

ne enfance, on a cru fermement en l'existence de son *moi* ainsi qu'en celle des *objets* extérieurs, et cela par un instinct interne qui appartient à la nature de notre être, ou qui résulte, comme conséquence nécessaire, de l'expérience journalière. Il n'y a que la mauvaise philosophie, poussée par l'orgueil au delà des limites de la raison humaine, qui fasse que cette croyance naturelle se perde dans l'obscure région de la métaphysique; mais comme il est un pouvoir, dit faussement philosophie, capable de détruire la vie même de l'intelligence et d'abîmer l'homme dans un scepticisme universel, et par conséquent de bouleverser l'édifice de la société, il faudrait une force quelconque capable de diriger la pensée et de conduire l'âme de la jeunesse hors du labyrinthe des doutes jusqu'au temple de la vertu et de l'intelligence: cette force, dont je parle, est assurément la théologie qui, en défendant à ses disciples de sortir de la doctrine universellement reçue des conseils chrétiens, leur enseigne l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, enfin toutes ces

vertus théologiques qui font la base des connaissances religieuses, et qui sont nécessaires au bonheur de l'individu et même à l'existence de la société.

Votre excellente philosophie, en démontrant la doctrine de *cause* et *effet*, fondement de toute vérité utile, et encore en prouvant que la croyance en l'existence d'un monde externe est soutenue par la balance des probabilités naturelles, a rendu, sans doute, un grand service à la religion. Vos efforts, tendant à bouleverser l'idéalisme de Berkeley, et l'athéisme de Hume, ont bien réussi; mais il reste encore une question sur l'existence externe et continuelle des objets que nulle philosophie n'a pu résoudre, question que chacun ne saurait faire qu'à soi-même ou, au moins, à Dieu qui se communique à notre intérieur. Voici: comment puis je m'assurer de l'existence des êtres en dehors de moi, voyant que tout ce que je connais immédiatement est sensation, et que toute sensation est dans moi, dans mon intérieur? Je vois apparemment des

objets en rêvant; dans mes songes j'embrasse mes amies, je regarde la beauté des paysages, j'entends la voix de l'homme, je sympathise avec le cri de douleur, je réponds au doux sourire du plaisir! Par quel moyen donc puis je être certain que je ne rêve pas maintenant? Comment puis je m'assurer, en me réveillant, que les objets dits réels ont une existence plus indépendante et plus continuelle que ces objets, dits fantômes, que j'avais vus pendant mon sommeil? Parmi les innombrables fantaisies des songes, je rêve quelque fois que je m'éveille; la scène change, mais après quelques momens je trouve que je rêve encore, les fantômes n'ont point de conséquence, je fais un effort violent et je m'éveille! Mais qui me prouvera que toute ma vie n'est pas un rêve? Ce doute horrible qui m'écarte d'un monde réel, des objets les plus chéris; qui arrache mes enfans de mes bras, en me persuadant que je suis une monade dans un théâtre d'ombres passagères, un seul être sensible environné des êtres qui ne sentent pas; ce

scepticisme universel est le résultat de la philosophie du dixhuitième siècle : mais c'est justement là que je trouve la nécessité de la foi. Je suis convaincu que c'est dans cette insouciance générale, cette solitude de l'esprit, qu'on sent la nécessité de ce qu'on appelle la grâce de Dieu, source de toute intelligence et de toute vérité, pouvoir générateur de la foi, sans laquelle tout est vanité et vexation de l'esprit !

Ce fut de cet abîme que je viens de décrire, que David et les Prophètes ont percé les cieux de leurs cris et invité le Créateur à descendre sur eux*. C'est de cette caverne obscure du néant, que le philosophe, isolé ou confondu, prie la puissance infinie de lui remettre un rayon de sa lumière !

Méditant sur de pareilles idées, pendant mon séjour en Italie, j'ai écrit le petit roman italien que vous trouverez à la page

* Voir le *De Profundis* et bien d'autres Psaumes, etc., etc., etc.

57 de cette brochure, étant un rêve que je fis après avoir réfléchi longtemps sur votre ouvrage métaphysique, qu'on doit toujours estimer comme celui qui a contribué d'une manière distinguée à faire remplacer la souveraineté de la physique du siècle passé, par la vraie philosophie d'un âge moins malade.

Vous verrez dans les pages suivantes que j'ai considéré la phrénologie comme une science, dans un certain sens, vraie; c'est à dire, il n'y a pas de doute que les organes du cerveau ne soient les instrumens des facultés de l'âme ; de même que les cinq sens sont les moyens qu'elle emploie pour apprendre les qualités des objets extérieurs. C'est à moi que la science doit le nom de Phrénologie. Je lui ai fourni quelques découvertes, entre autres celle de l'*Organe du Mystère*. Je fus le premier qui annonçai la nouvelle doctrine à Edimbourg en 1816, où, en depit de l'opposition des ecclésiastiques et la jalousie des médecins, la première chaire de cette science a été établie.

Je diffère cependant essentiellement de ceux qui prétendent expliquer la sensation, en démontrant ses organes, ou qui croient qu'elle peut être une fonction de la matière.

Une différence d'opinion a toujours existé entre M. Gall et moi, sur l'origine de la vie animale. Il me semblait toujours que Gall a regardé la vie comme un phénomène produit par quelque modification de matière organisée : il disait continuellement que la sensation commence avec l'organisation de la matière, qu'elle se développe avec elle, et qu'avec la décadence du corps l'âme cesse de se manifester : par conséquent, il est à conclure, dit il, que ce que nous appelons esprit est une fonction des organes matériels.

A ces observations j'ai répondu : — Votre physiologie n'a point offert à moi l'explication de la manière ni du but de mon existence; vous ne me prouvez pas même l'existence des objets externes à mes sens : par conséquent celui du monde extérieur reste encore un problème, et

tous ses phénomènes une énigme inexplicable. Vous essayez d'expliquer les fonctions de la vie animale et les sentimens de l'âme, par le moyen du scalpel, en disséquant le système nerveux, et en indiquant par là que chaque mouvement du corps, chaque sensation de l'âme correspond avec une certaine action des nerfs ou du cerveau : vous dîtes que vous avez trouvé les organes de toutes les facultés intellectuelles de l'esprit, de tous les sentimens et penchans de l'âme ; enfin, que votre système anatomique vous a révélé les conditions matérielles de la vie ; et vous avez attribué à un certain organe placé au milieu du front le pouvoir de nous rendre la connaissance de l'individualité des choses et la conscience de notre identité personelle! Grande découverte! Mais permettez moi de vous dire que vous ne m'avez rien prouvé.

Car il y a une question à résoudre d'avance, et celle là est la plus importante. La voici : Votre système a rapport aux organes matériels; par conséquent, avant de faire

dériver des organes du corps les facultés de l'esprit, il faut me prouver l'existence de la matière même, dont ces organes sont composés?

Loin de croire que l'existence de la matière est la chose prouvée et celle de l'esprit douteuse, je sens au contraire, et cela journellement, que l'esprit, dont j'ai la conscience actuelle et positive, est plus certain que la matière, dont l'existence est une supposition que nulle démonstration physique n'a pu prouver. Tout ce que je connais immédiatement est sensation, sous une modification quelconque; et quand je me fais la question pourquoi je sens? quelle est la source de mes sensations? je trouve avec la plus profonde humiliation de l'esprit, que la physique me laisse dans un vide d'où je ne saurais sortir que par le chemin douteux de la métaphysique, dont les guides ne sont que des sensations mentales!

Considéré comme moyen de nous guider dans l'éducation des jeunes gens, la phrénologie serait immensément utile: mais il ne

faut jamais pousser la physique hors de ses propres limites. Frappé de l'importance de cette considération, j'ai voulu introduire dans ce petit souvenir de ma vie ces méditations philosophiques que vous trouverez page 29. En donnant un système astronomique, p. 49, qui se rapporte aux nouvelles découvertes, je ne voudrais rien dire de positif; j'ai soumis simplement mon système Pythagoricien au jugement des métaphysiciens. Dans les essais en anglais à la fin de l'ouvrage, je n'ai donné, pour l'entretien du lecteur, que certaines idées discursives écrites dans ma jeunesse et qui me semblent contenir quelques argumens utiles *.

* Il se peut que le Christianisme soit destiné à passer par trois états d'existence : celui du premier âge fut celui des *vers*, qui rampant sur la terre dans la plus profonde humilité, comme les premiers chrétiens qui prêchaient, sans églises et sans méthode, la sainte doctrine de l'Évangile; puis venaient les âges moyens ou l'état de *chrysalide*, pendant lequel la religion a été encaissée dans l'enceinte de l'église et les dures murailles des monastères, des ordres ascétiques : mais il est destiné à survivre, peut être, cet état sévère, et à se repandre sur

Je me suis amusé, pendant des heures de loisir, de la lecture de plusieurs entretiens philosophiques que l'âge actuel a produits; mais toujours sans y trouver aucune idée nouvelle. Cependant je vois avec plaisir que dans tous, la tyrannie de la physique est plus ou moins repoussée. *Les soirées de St Petersbourg* par le comte de Maistre sont apparemment le premier ouvrage dans lequel l'athéisme des philosophes français a été attaqué avec succès. Admettant l'origine du mal et la libre volonté de l'homme, comme des choses difficiles à prouver, il essaye de les appuyer sur l'évidence actuelle qui existe d'un

toute la terre, avec les ailes du *papillon*. On peut seulement imaginer que ce troisième état sera le dernier dans ce monde, et qu'après cela le PURGATOIRE, encore une condition de préparation et de purification, nous conduira à la GLOIRE FINALE, un état d'existence qui ne sera plus borné par des localités de l'*espace* ni en relation avec cet autre élément de la vie mondaine que nous appelons *le temps;* enfin un Paradis infiniment éternel et dont nous ne saurions pas concevoir l'idée, pendant que nous existons ici bas, par le moyen d'une organisation extrêmement limitée.

théologiens ont soutenu cette opinion, et considéré les maux presque généraux des espèces vivantes l'une sur l'autre, comme punition nécessaire, dans cette vallée de larmes, à l'uniformité de la justice, à la consommation de la gloire de Dieu sous diverses conditions et par des moyens inconnus. Tous les êtres qui souffrent ici bas seront récompensés dans un autre monde; autrement il serait impossible de concilier la misère des animaux, qui partagent d'une manière frappante les maux de l'homme, avec la justice du pouvoir infini qui n'a rien créé en vain! Mais l'idée, toute chrétienne qu'elle soit, n'est que la doctrine de Pythagore, revêtue d'une autre forme tirée de la doctrine encore plus ancienne des Bramines de l'Inde.

Le *Natural Theology* de M. le baron Brougham tomba par hasard dans mes mains à Dresde en 1835: il ne contient, selon mon jugement, rien de nouveau en métaphysique ; mais, ce qui aurait dû m'étonner si je n'avais pas connu d'avance l'ha-

bitude des écrivains, c'est qu'il ne cite presque pas d'auteurs contemporains, pas même votre savant livre, duquel tous les métaphysiciens ont tiré tant d'argumens. En même temps son ouvrage est rempli de raisonnemens employés par d'autres philosophes. Ses écrits cependant sont dignes de l'attention des étudians, comme leur auteur, dont les connaissances utiles sont déjà bien connues, mérite la plus grande reconnaissance de la part du peuple anglais, dont il n'a jamais cessé de faire avancer les libertés civile et religieuse, par l'exercice continuel de ses hauts talens.

Quand Salomon dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on pouvait l'accuser d'avoir exprimé, à cette époque, cette opinion trop tôt : mais, en philosophie au moins, les soi disant savans de nos jours ont établi l'opinion de l'homme sage par excellence. Ce que Platon, Aristote, Pline, Sénèque, Cicéron et bien d'autres des anciens, ont écrit sur l'autorité des philosophes plus reculés, les modernes l'ont répété sous toute variété de figures de rhé-

torique, et toujours avec le même résultat, savoir : que la seule chose qui est certaine dans la philosophie, est que nous ne savons rien, et que, de tous les êtres connus, l'homme est le plus orgueilleux et le plus misérable. Ayant voulu en tous les temps faire rouler la pierre monstrueuse de Sisyphe jusques aux limites de l'intelligence, le philosophe est retombé sans cesse dans le même abîme d'insouciance universelle; quand ne trouvant point de certitude dans sa philosophie, il fait sa cour à la nature et trouve, dans la boîte mystique de Pandore, l'espoir, seule consolation de ses maux, qui y reste en attendant l'appui nécessaire de la foi, pour faire réaliser toutes les belles conceptions de la charité.

L'ouvrage dit *Natural Theory of another Life*, qu'on attribue à un M. Taylor, par la magnificence de son hypothèse, laisse en arrière tous les autres systèmes : ce livre pourrait s'appeler : *Le paradis regagné*, aussi bien que le poëme de notre grand Milton, qui porte ce titre. Je la re-

commande à tous les jeunes théologiens; pourvu au moins qu'elle soit regardée seulement comme une théorie, soumise, en tous les cas, à cette doctrine universelle qui découle de la tradition et des conseils catholiques qui font, après tout, la base la plus certaine de nos connaissances théologiques et utiles C'est là qu'on trouve la vérité de tous les siècles rédigée en ordre par la main invisible qui dirige toutes les choses par des moyens secondaires; c'est là que l'esprit du philosophe, fatigué de ses travaux et de la physique, se repose, après la vaine recherche de la vérité et qui ne se trouve pas ailleurs. De la barque de la vie presque brisée par les tourbillons des tentations ou perdue dans le gouffre du scepticisme, le pèlerin y jette l'ancre de l'espoir, sur le roché de St. Pierre, au milieu de l'Océan de tous les doutes.

J'ai quelque excuse à vous faire pour des erreurs de la plume et de la presse, dans les pages suivantes, qui résultent de mon habitude d'écrire très vite et de négliger la correction des feuilles. Mais c'est une baga-

telle, en comparaison de celle que peut-être vous avez le droit d'exiger, pour avoir mis ensemble, vos savans ouvrages parfaitement logiques et en même temps chrétiens, et les opuscules légers et fugitifs que j'ai osé laisser imprimer, tirés qu'ils sont d'une philosophie moins parfaite.

J'ai promis à certains phrénologues de leur donner un recueil de mes œvres et pensées, et je l'ai fait, sinon heureusement, au moins honnêtement, et avec l'espérance qu'il excitera l'attention des esprits plus forts que le mien à des recherches de la vérité.

J'ai l'honneur d'être avec toute reconnaissance, Madame,

T. FORSTER.

Bruxelles, jeudi 2 février 1837.

AD LIBELLUM MEUM.

Musa peregrinas quae prompta volare per auras
Non mea despicias rura paterna, fave.
Magna Britannorum tibi quaerere littora fas est;
Anglica tum celeri curre per arva pede.
Atque ubi venisti quo multo operata labore
Crescit in omniferos Thamesis unda sinus;
Expete frondosam, non longo tramite, villam
Floribus obsessam quos mea terra ferat.
Hic varias volvens herbas perdoctus amator
Plantarum species efficit arte novas.
Dulcis et iste labor! Sed quantas ruris opaci
Delicias homini praebet amica quies!
O utinam liceat, consumpto tempore nobis
Exilii, solito membra levare toro.
Dum vetus ad dextram recubans canis ossa relinquit
Et nimis ingratam lambit, ut ante, manum.
Nec levis est patrios mihi cura revisere fines,
Quum lassum veteris me Laris urget amor!
Ver venit egelidum, tu scis Parnassia Daphne
Explicitos crines pandere, Phoebus adest!
Pierides viridi mea cingite tempora myrto,
Et frontem immodico sparge Falerne mero.
Nam rediviva quatit mea pectora laeta Juventas,
Et furor ingenii me sacer intus agit.

Veris io rediere vices, dum campus et aër
    Me faciunt patriâ nolle carere meâ.
Jamdudum solitam vocalis turtur ad ulmum
    Et redit in larices rauca colomba suas.
Ore malo volitans muscas deprendit hirundo
    Atque ita viventi pascitur illa cibo,
Cumque lacus circum volitat vel florida prata
    Illius ambages quis numerare velit?
Cypselus in vacuo rapidis volat aethere pennis,
    Nec celeres aquilas accipitremve timet.
Bacche veni, laus magna tibi tribuetur, et evoe,
    Ebrius in magicum provehar ipse nemus.
Pactolus nobis fluitet, Fortunaque cornu
    Fundat Amalthaeo somnia, vina, dapes!
Adsis alma Venus nec, cum sis pulcra, recuses
    Inter Hamadryadas ducere nuda choros.
Ante meos oculos, in somnis, dulcis oberrat
    Et petit amplexus, ut solet, Emma meos.
Et varias agitans musas gaudere videtur
    Officium fieri tam leve vocis ope.
Dum sua muscosâ vestigia ponit in herbâ,
    Et fugiens rumpit somnia grata mihi.
O quam dulce sonant iterum quae carmina nobis
    Personuit citharâ docta puella suâ.
Quum subit arvorum thalamique fidelis imago
    Et species vanae dulcis amicitiae,
Gutta per immeritos furtim jam manat ocellos
    Et tremulo videas corda salire sono.

Cum fingam me iterum nigros percurrere lucos,
  Ludere ubi solitus, cum puer, ipse fui.
Dum rediens notâ cantabat ab arbore turdus,
  Et vernum in sylvis sparsit amore sonum.
Quumque hortum repeto quo Floram et serta reliqui,
  Quassat ubi tremulas populus alba comas :
Quum spelunca patris Zephyris agitata recurrit,
  In lacrymas pietas solvitur ipsa meas.
Omnis amicus ibi est, venerandaque turba virorum
  Me solum â patriâ terra remota tenet.
Spes mihi Pandorae bona nuncia sola remansit,
  Clausa sed in fundo pyxidis illa latet.
At misero vetitos si sors mihi dura Penates
  Et negat optatum dulce redire Larem ,
Vade liber tamen atque tibi Neptunus eunti
  Det, precor, haud dubiam per vada caeca viam.
Hippotades leviter ventorum flamina verset,
  Et plena in patriam lintea ferte ratem.
Sed mihi Castalios venit hora recludere fontes
  Ora Britannorum jam pete, tempus habes.
Inter amicorum libros doctoque recessu
  Invenies tutum, care libelle, locum.
Et memor Oceanum vetulae quae minxit in altum
  Addas te immenso, parvula gutta, mari *.

* Scripsi hos versiculos olim in terrâ longe â patriâ, scientiae causâ, moratus.

T. F.

SOMNIUM PHILOSOPHICUM.

Vesper erat, currus jamdudum Phoebus in undis
   Merserat, et liquido fonte lavabat equos.
Hesperios Zephyrus leviter dum ventilet ignes,
   Cinnamei apportat flóris aroma mihi.
Populeam referens lassatum corpus in umbram,
   Muscoso apposui membra levanda toro.
Dum fidus juxtà ut semper canis ipse jacebat;
   Stabat et ante oculos ardua Roma meos.
Non equidem tenuis ceciderunt flamina venti,
   At levis arboreis murmurat aura comis.
Moestâque in sylvis avis anxia voce querelas
   Edidit, insolitos dat Philomela sonos.
Lumine phosphorico volitabat musca per herbas:
   Sepibus insonuit rauca cicada suis.
Garrula nigranti stridebat in ilice cornix,
   Et strix vicino culmine fusca canit.
Omnia nempe malum mihi praedixisse videntur,
   Attamen in tenero gramine somnus adest.
Sed vix alta quies sopitos occupat artus,
   Quum terrent animum somnia vana meum.
Credo me aetherias rapide volitare per auras,
   Visere et in gemino sidera fixa polo.
Atque cometarum ignotos transcurrere cursus,
   Nec fugit ex oculis ulla planeta meis.
Prima mihi arridens radiis Venus alma refulsit
   Pallidaque eximiâ Luna colenda face.

Stat rutilas agitans Mars clarior ipse sagittas,
Orbita Saturni lucida visa fuit.
Lactea aperta via est, levibus dum provehor alis
Atriaque altisoni cogor adire Jovis.
Stellatum intereà mirabar in ordine coelum,
Dum chorus astrorum sphaericus inde sonat.
Pleïadas illic et segnia plaustra Boötae,
Aque videre Hyadas, Aldebaranque licet.
Virgineis merito pedibus calcatus Orion·
Occiduà coeli parte videntus erat.
Splendet et Oleniae signum pluviale Capellae
Sideraque ingenio non numeranda meo.
Mens mihi coelorum quaerebat territa fines,
Sed fuginut oculos limina lata meos.
Et quanto immensum sum currere in aethera visus,
Longius heu tanto Terminus ipse fugit.
Namque meum in spatium sine fine volatile corpus
Volvitur et nullo limite, provehitur.
Ultima flamma fuit nusquam, nec cernitur astrum
Quo non ulterius lucidus orbis erat.
Sidera multimodis fundentia mille colores
Significant varii numina magna Dei.
Haud aliter stupui, cum tot miranda videbam,
Quam qui vix rupto carcere liber eat.
Aut modo quam turtur qui latos missus in hortos
Nescit inexpertos quo bene ferre pedes.
Sed cum nulla fugam cohibent retinacula nostram,
Ad Superos fundit, qui fugit ipse, preces.

Di maris et coeli, pater o celeberrime Divum,
Jum precor invitum siste parumper iter.
Pone moram saltem, si non mihi vertere gressus
Nec liceat vetitos amplius ire Lares.
Tandem optata tamen requies respexit euntem;
Conripuit cursus obvia Musa meos.
Et me subridens Polyhymnia sistere jussit,
Atque haec, dum mora sit, versa loquela fuit;
Dic mihi quas leges, operum quos denique fines
Natura imposuit, conscià causa, sibi?
Rerum nulla quidem nosco, mihi Musa reponit,
Limina mortali praetereunda pede:
Lex variata in se variandi immensa potestas
Mutato restat nomine dicta Deus;
Causaque prima latet, sed homo male mente superbus
Ascripsit ficto numina falsa Jovi.
Hinc Styga cum tenebris Orcoque habitantia nigro
Spectra, per augurium gens malesuada pavet.
Religionis opus si fabula tanta fuisset,
Multum amor et dubius fecerit inde timor.
Quod rota Fortunae venienti tempore verset
Nescimus penitus, quaerere nec liceat.
Quod semel Hora suo fugiens devexerit axe
Jupiter imperio non revocare potest.
Illaesâ prodire volens Natura catenâ
Temporis in rapidas itque reditque vices.
Spiritus omnipotens alit omnià sparsa per altum
Corpora, et aeterno foedere cuncta tenet.

Hinc cum nulla suam conservant corpora formam
  Materies restat, dum variat species.
Ens manet, immotumque novâ sub imagine, semper
  Permutat faciem, restituetque vices.
Perpetuis in se tempus revolubile gyris
  Jam gaudet Zephyros, jam revocare nivem.
Sic venit exoriens, sic deficit, inde coactis
  Cornibus in plenum menstrua Luna redit.
Nulla salo superant constantia flamina venti:
  Nubibus in celsis nulla perennis aqua.
Cumque hodie fines undosum transeat aequor,
  Cras levis immunes deserit aura rates.
Omnes terra etiam semper renovanda figuras
  Vertit, ut in partes quatuor annus eat.
Hinc Ver floriferum, cum mergit Piscis, et inde
  Aurea Phryxaeus vellera monstrat Ovis.
Taurus et auratis agitat bene cornibus Eurum
  Pleiadum spisso cùm chorus igne micat.
Et coelo Oebalius gemino stat Castore Pollux;
  Quos dedit ex utero candida Leda suo.
Torrida tunc Aestas, cùm sicco S rius ore
  Latrat, et heu Cancrum fervidus igne coquit.
Atque Jubae quondam quem protulit horrida tellus
  Sanguineis aperit dentibus ora Leo.
Oceano tu nunc, justissima nympha, relicto,
  Virginis Astraeae stella perennis ades.
Libra die noctique pares cum comparat horas,
  Pendulaque exiguo lumine signa levet;

Tum venit Auctumnus; contraxit Scorpius artus,
Atque suo Antares corde micat rutilus.
Centaurusque aridas vento leve mulcet aristas,
Perdit et illius temporis aura fidem.
Tunc levis obliquam male versat Aquarius urnam
Datque breves iterum proxima Bruma dies.
Lex eterna quidem variandi regnat Olympi,
Quae vario fingit sidera cuncta modo.
Spiritus aeternus, nihilo licet omnia fecit,
Ustulat hîc mundos, hîc facit inde novos.
Omnibus atque habitant stellis animalia, dico,
Et minima immensos astra tenent populos.
Omnem animam in varias credas migrare figuras
Atque nihil, vivum quod fuit ante, mori.
Haec dixit Musa, et subito mihi pectore somnus
Evolat, atque oculos nox micat ante meos.
Visa tamen somno attonitâ jam mente revolvans
Sic meditor vigilans quae mihi Musa dedit.
Stulte quid ingenium quaerendo vana fatigas
Mundus an immensus, vel tibi nullus adest.
Jupiter omnipotens num certo limite fixit
Omnia, seu nullo limine cuncta patent.
Quomodo discernam quid sit mihi terra quid umbra
Me vivente, manet; me pereunte, perit.
Defecit exiguis Cybele cum sensibus ipsa,
Dum vivo, vivit; cum cadet illa, cadam.
Dum spiro spero, dumque haec mihi vita supersit
Credam me Elysium posse subire nemus.

Sum flos incertos indutus mille colores;
  Haec mihi quae dederas munera terra cape.
Fractus at aetherium stipes cum sparget odorem,
  Ad superos fontes hic volet, unde venit.
Spes equidem magico Pandorae pyxide surgens
  Si sit amor, misero det mihi sola fidem.
Sed dubium redit, et dubiis Deus errat in armis,
  Atque nihil certi dat mihi vita fugax.
Vale domus mea, jamque omnes valeatis amici,
  Hei, modo quae fuerat, non mihi turba manet.
Saepe per egregias in somnis transvehor urbes
  Nec desunt animo fortia castra meo.
Saepius in somnis imitata est vera voluptas,
  Nam mihi, dum credo, basia vera placent.
Haec equidem evigilans dico phantasmata noctis,
  Nec credo, ante diem, vera videnda mihi.
Falsa tamen species vigilandi somnia rumpit,
  Cum manet incertum, mundus an umbra redit?
Mutatas iterum scenas licet usque videre;
  Credo me vigilem, nec fluit alta quies.
Spectra novas rapide redeunt imitantia formas;
  Meque iterum somnis evigilasse puto.
Quum tandem nitor perversa in vincula monstri,
  Dum fugit a membris incubus ipse meis.
Quomodo sim certus, cum somno cuncta recurrunt,
  Num spatium existit sensibus exterius;
An malus humanis illudit mentibus error,
  Atque Ens haud ultrà, quam rogus, esse potest?

T. FORSTER.

Février 1837.

IN MORTEM CANIS, BUSY, april, 1809.

Vos o Camoenae carmina eburneo
Sonate plectro dulcia, quae novos
Luctus levent, moestos benigno
Doctae animos recreare cantu.

Canem maligno funere mortuum
Ploremus omnes, jam citharâ decet
Cantare dulci quem sepulchro
Perpetuus sopor urget imo.

Namque hic solebat saepius ad focum
Jacere, linguâ cnm domini fovet
Ipse manum, saepe et magistri
In lateri sonuêre plausus,

Fidelis omni tempore vixerit
Atque Occupatus si nihil egerit,
Latransque nocturno sonore,
Non timuit domus alta fures.

Fortuna saevis pectora calcibus
Tam cara fregit! Quid mihi sit dolor?
Terram relinquens haud beatam,
Elysiis potietur hortis.

T. F.

RECUEIL.

MA VIE OU LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR !

Qu'est-ce que c'est que la vie ? Question étonnante, quand on se rappelle que peu d'idées composent cette chaîne de sensations conséquentes dont la conscience nous fournit la notion d'une existence individuelle et constante, la véritable base de *mon moi !*

Quant à moi, la vie passée est un mélange obscur des images ou des sensations conceptives ayant un rapport entre elles, et aux sensations perceptives actuellement présentes, de sorte qu'elles me rendent la conscience de moi-même, comme d'un être un et indivisible, capable, par le moyen de mon organisation, de percevoir des objets extérieurs, et de réfléchir ou de me rappeler mes sensations.

La création, ou, en d'autres mots L'ÊTRE, étant ainsi annoncée à l'âme de chaque enfant, il commence à individualiser ces images et à les mettre

en relation avec le temps et l'espace à proportion que les facultés se développent, pendant que le raisonnement fondé sur l'analogie gagnant de l'influence sous sa raison, il croit que des êtres semblables à lui possèdent aussi de semblables sensations et une pareille individualité. Alors il voit que son père, son maître et bien d'autres sont plus savans et plus puissans que lui; il apprend beaucoup de choses d'eux; enfin, il se trouve environné d'un monde vivant d'hommes et d'animaux; et sachant bien que ces êtres sont ses supérieurs, il se contente de recevoir de leurs bouches, c'est-à-dire de la parole, les vérités les plus importantes à nourrir la vie de son âme, à faire croître en elle le vaste théâtre de l'intelligence humaine! La parole donc lui annonce la vérité par excellence, l'existence de Dieu, comme cause génératrice de tous les phénomènes dont il aperçoit le nombre, la variété, la beauté! C'est ainsi que la tradition ou le langage général des siècles, la parole du créateur exprimée par la bouche des êtres créés, exerce une telle force sur l'âme de l'homme, que sans elle il n'existe pas de science utile; car l'homme borné par son organisation ne fait de progrès dans la civilisation que par le moyen de la société qui est soutenue par ce fonds commun des sciences dont la tradition, aidée par les lettres, est le gardien naturel.

En entreprenant un recueil autobiographique,

je me rappelle, tout à coup, que l'histoire de la première partie de ma vie dépend de la tradition de mes parens, de sorte qu'il faut lui joindre les premières idées fournies par ma mémoire, pour en faire une série conséquente et intelligible de ces événemens dont une biographie doit être composée.

Selon la tradition de ma famille et le calcul des probabilités qu'elle soit vraie, je suis né dans la maison N°. 38, Threadneedle Street à Londres, à deux heures du matin, le 9 novembre 1789. Les astrologues peuvent faire leur calcul sur ma naissance avec une exactitude digne de leur science.

Mon père T. Furly Forster était gentilhomme d'une famille très ancienne originaire de Normandie, famille qui habitait, depuis longtemps, les frontières de l'Ecosse. Mes ancêtres, les Forster de Bamborough en Northumberland, reçurent leurs armes dans les fameuses batailles de Cressy et d'Azincourt. Mais s'étant distingués dans la guerre civile de l'an 1715, comme partisans de la dynastie catholique des Stuarts, ils furent dépouillés de leurs états. Edouard Forster avait trois fils. Mon père, le premier, né le 5 septembre 1760; —mon oncle Benj. Meggot dont je dirai davantage tout-à-l'heure, le 16 janvier 1762; —Edouard, le 12 Octobre 1765 : il y avait une fille, Suzanne Dorothée, née le 15 octobre 1758.

Ma mère, née Suzanne Williams, est d'une ancienne famille galloise. Sa mère était la sœur du botaniste M. Th. Sikes de Hackney en Middlesex.

Mon père cultivait la botanique, et publia sa *Flora Tonbrigiensis*, London, 1812. Il mourut, le 28 octobre 1825 à son domicile à Walthamstow.

B. M. Forster était aussi botaniste particulièrement distingué par ses illustrations des Fungi; c'était un homme d'une bonté, d'un talent, d'une excentricité extraordinaire ; sa vie mérite d'être écrite séparément, elle remplirait un volume. Ses découvertes en électricité et ses expériences en galvanisme restent encore en manuscrit. Il avait les mœurs les plus simples avec un esprit profond, et trop de sensibilité pour les malheurs des autres; mais comme beaucoup de philosophes, il méprisait tout-à-fait les préjugés et même les opinions du monde. Le *philosophical Magazine* de Londres est plein de ses écrits sur la physique, particulièrement l'électricité. Il est auteur du bill du Parlement qui rend le vol ou la séduction d'un enfant du soin de sa mère, un crime pénal. Il fut toute sa vie l'ennemi de la superstition, et il mourut, comme il avait vécu, tranquillement, mais subitement. On le trouva mort dans son lit, le matin du 8 mars 1829, à *Scotts*, près de Woodford en Essex.

Le troisième fils, Edouard, gentilhomme bien dis-

tingué dans la science de la botanique, élu membre de la Société Royale de Londres en 1818, est aujourd'hui membre de la banque de Messieurs Lubbock, Forster et Comp. de Londres; à présent je retournerai à moi-même.

Au temps de ma naissance, mon père demeurait à Londres, mais souvent il allait avec sa femme et moi à la résidence de mon grandpère à Walthamstow, et c'est dans le beau jardin de ce château que j'ai passé les plus délicieux momens de ma jeunesse, sous le soin de ma grandemère Suzanne Furney de la famille de Furney de Bristol en Sommersetshire.

Amateur des principes de J. J. Rousseau, mon père a trop négligé ma première éducation : il me laissa, pour ainsi dire, au gré des vents et des ondes, comme un navire sans gouvernail, dans l'océan troublé de la vie. Doué par mon organisation d'un esprit vif et de passions ardentes, je ne sais jusqu'où cette liberté, la mère de tous les vices, m'aurait porté, si le bon exemple de mes aïeux et un fort penchant pour l'étude de la physique ne m'avaient inspiré l'amour de la nature. Certainement je dois à cette disposition naturelle plutôt qu'à l'éducation, tout ce que j'ai accompli en fait de science.

Mais, comme je l'ai déjà dit, le bon précédent de mon père et de mes oncles m'encourageait. Leur maison était comme une ruche dans laquelle tou-

tes les abeilles étaient en mouvement perpétuel parmi les fleurs de la science, pour en cueillir le miel : *Omnibus una quies operum labor omnibus unus!* Car du moment qu'ils avaient rempli les devoirs de leur métier, ils reprenaient leurs livres ou leur *vasculum botanicum;* enfin le travail de leur profession ne faisait place qu'à celui du Jardin des plantes; et quand les feuilles du grand livre du négociant étaient fermées, on commençait à ouvrir les pages de l'hortus siccus. *Tantus amor florum et generandi gloria mellis.* Les *transactions de la société de Linné,* dont ils étaient membres, et les pages de divers journaux scientifiques sont déjà devenues témoins de leur industrie.

Je me suis servi autant de ce bon exemple, que je commençais mon *Liber Rerum Naturalium*, un journal de l'histoire naturelle en latin, et un registre de météorologie en anglais en 1805, intulé *Journal of the Weather,* je n'avais à ce temps là que seize ans. Ces journaux sont tous les deux continués jusqu'à présent.

Il faut remarquer ici, avant de commencer les annales de mes travaux, qu'un jeune garçon livré à lui-même, et doué d'un génie pour faire des comparaisons, doit toujours verser les bagatelles d'enfant en expérience physique, et en construire des systèmes. Je me rappelle d'avoir eu cette habitude d'enfanter des hypothèses et de réduire mes amusemens en une espèce de science. A sept

ans j'ai fait une grande collection de toupies, pour comparer leur mouvement roulant avec celui des sabots chantans, et en faire des spéculations sur les corps célestes, et sur leurs mouvemens en grand, fondées sur l'observation des choses en petit. Mon oncle Benjamin se servit de ce penchant, pour m'enseigner plus facilement l'astronomie. Il montra le grand problème de Kepler qui inventait un calcul général pour trouver les orbites des planètes. Ce fut donc à l'âge où le cerveau est capable de recevoir les plus fortes impressions, que mon oncle, la pendule dans une main et le modèle du système solaire dans l'autre, me donna la première idée du mécanisme céleste que j'ai étudié depuis avec tant de plaisir. Car il démontra d'une manière également facile et agréable cette loi générale du mouvement planétaire qui se développe par la production des aréas égales aux temps.

Je me rappelle aussi, la même année 1796, avoir aimé beaucoup les girouettes ; mon oncle me montra leur construction en me faisant une girouette de bois, placée après sur la cîme d'un bâtiment. En peu de temps je connaissais toutes les différentes formes et façons de cette machine ; et je dois attribuer à cet accident les expériences innombrables que j'ai faites depuis, sur les vents et les instrumens de météorologie. L'enfance est la grande école, les désirs de l'enfant sont remplis par

l'homme : l'individu se développe, mais il ne se change pas, parce que l'organisation de chaque enfant, quelque variée qu'elle soit par la nature, reçoit, à l'âge tendre et docile, ces impressions qui ne sont jamais effacées, et qui donnent une direction aux facultés de l'âme qui devient la fondation du caractère. C'était ainsi avec moi ; je dois les penchans les plus forts de mon être à ces accidens dans l'enfance, trois en particulier ; et le premier usage que je fis de la liberté de mon âge mûr, fut de satisfaire à certains désirs chéris dans mon âme depuis l'âge de six ans. Les lampes qui attiraient mon attention dans les rues rangées en longues lignes, en 1797, ont fait la fondation de mes observations sur la lumière, les prismes, et les réfractions des étoiles : le petit moulin à l'eau construit pour moi par un domestique, dans une fosse, avant que j'avais six ans, m'a donné la passion pour l'hydraulique ; les petits ballons de savon gonflés par une pipe, que j'ai faits pour amuser mes camarades m'ont donné le goût pour l'aérostatique qui a fini par mes voyages aériens ; et l'habitude de voyager dans presque tous les pays, au lieu de rester dans une place, est due à certaines vues de paysages et d'édifices dans les ouvrages de Radermaker que j'ai regardées dans l'enfance avec un plaisir vif et profond. Je fais mention de ces petites choses, parce que je crois que la jeunesse est maltraitée en Angleterre, où le génie est

étouffé sous le joug dogmatique et la mauvaise discipline des écoles, la morale est corrompue, le caractère gâté, et l'écolier, loin de s'instruire dans des choses utiles, ne comprend que le latin et le grec, et cela de façon qu'ils ne lui rendent point de service par le reste de sa vie. Un enfant au contraire laissé plus à soi-même, mais sous les yeux de sa mère, trouve dans l'indulgence de ses goûts d'enfant le vrai moyen de se faire un homme scientifique. La toupie, la balle, le cerf volant, enfin tous les jeux d'enfant ne sont pour lui que la fondation de sa science future, parce qu'ils sont les épitomes des grandes machines employées dans la physique. La loi qui fait tomber la pomme d'un arbre étant la même que celle qui fait graviter les mondes qui remplissent l'espace infini, je suis donc de l'opinion de mon père et de Jean-Jacques Rousseau que l'éducation, pour être bonne, doit être expérimentale. — Douces et charmantes images de ma jeune enfance, je vous salue encore réfléchies que vous êtes dans le miroir magique de ma mémoire ; vous êtes comme des étoiles de l'Orient dont les couleurs sont réflectées par le télescope du tems et présente à mon âme une teinture religieuse !

C'est vers l'an 1806 que j'ai entendu, pour la première fois, le système de cranologie des docteurs Gall et Spurzheim sur lequel j'ai donné, il n'y a pas longtems, des leçons : c'est moi qui

donnai à cette science le nom de PHRÉNOLOGIE.

Mon premier ouvrage sur les hirondelles fut publié en 1808 sous le titre de : *Observations on the brumal Retreat of the Swallow with acopious index*, etc., *by Philocheledon;* mais la sixième édition de l'an 1817, augmentée d'un catalogue des oiseaux britanniques, est la meilleure.

En 1809, je jouai du violon, que j'abandonnai bientôt après.

En 1811, je publiai mes réflexions sur l'action des liqueurs fortes sur l'estomac de l'homme. Cet ouvrage a produit des controverses parmi les médecins; il est la cause de mon introduction chez M. le docteur Lambe et M. Abernethy, fameux chirurgien de Londres. Dans cette brochure j'avais émis l'opinion que l'homme n'était pas carnivore, et cité mon propre exemple pour prouver que la santé est plus forte et l'intellect plus éclairé quand on ne mange que des substances végétales. J'avais, en effet, vécu pendant bien des années, comme dit Guarini dans son Pastor fido, *sopra il cibo di latte et del frutto;* une expérience que j'avais faite après avoir lu l'histoire des Hindous, et certains traités sur l'inhumanité envers les animaux, la philosophie de Pythagore, que j'aimais beaucoup et surtout le fameux discours qu'Ovide a mis dans la bouche du philosophe dans le quinzième livre de ses Métamorphoses. Il a été longtems dans l'intention de mon père d'établir une société

pour la protection des animaux contre la cruauté de l'homme; mais il restait à M. Gompertz d'organiser une telle société qui fut établie à Londres il y a quelques années.

En 1810, j'étais élu *Socius Societatis Linnaei Londinensis.*

J'étais très malade cette année d'une épidémie atmosphérique, et cette circonstance excita ma curiosité; j'écrivis dans le *Philosophical Magazine* mon premier essai sur l'effet de l'atmosphère sur la santé. Cette maladie me laissa en octobre dans un état de faiblesse atrabilaire. Dans ce temps là, cependant, j'étudiais la métaphysique et j'arrivais à des résultats fort intéressans dans la philosophie morale.

Le 5 septembre 1811, j'ai vu pour la première fois la grande comète de cette année. J'avais vu déjà les comètes d'août 1799 et d'octobre 1807, mais ce fut celle de 1811 qui dirigea spécialement mon attention vers ces phénomènes. Vingt ans après ce tems, les comètes m'ont plongé dans une forte controverse. J'avais suivi avec un plaisir extraordinaire des observations de Kepler sur l'influence des comètes sur l'atmosphère et les évènemens terrestres.

Cette année je fis la connaissance très intime de M. Abernethy, une connaissance qui a fini par une forte attaque que j'ai faite sur lui en défense de mon ami M. Lawrence dans une brochure

intitulée : *Somatopsychologia or Body Life and Mind.* London, 1823.

Bientôt après la publication de ma brochure sur les liqueurs, apparut mon ouvrage sur les phénomènes de l'atmosphère, sous le titre de *Ressearches about Atmospheric Phénomèna etc., by T. Forster. F. L. S.* 8°. London 1812. Une plus belle édition, ornée de gravures représentant les modifications des nuages, fut publiée en 1814; et la troisième encore plus grande en 1823. Il y a aussi une édition allemande intitulée : *Untersuchungen über die Wolken und andere Erscheinungen der Atmosphäre,* imprimée à Leipsick en 1819.

Au mois de novembre 1812, mon père me plaça dans le collége du Corpus Christi de l'université de Cambridge, où j'ai pris le degré de M. B. en 1819. Mon père me destinait au barreau, et je commençais à étudier les codes, mais dégoûté d'une profession qui n'avait point de rapport avec le reste de mes études, j'y renonçai en 1813. Enfin il était convenu entre mon père et moi que j'accepterais un degré en médecine, et que j'aurais la liberté de m'abandonner tout à fait aux recherches scientifiques. Je fis imprimer la même année une édition d'Aratus avec une immense collection des prognostiques de la pluie, etc., sous le titre de Αρατου Διοσημεῖα, *notis et collatione scriptorum illustravit, etc.,* 8,

London, 1813. Etant mécontent de certaines notes, j'eus la vanité et la folie de faire brûler la plus grande partie de cette impression : par conséquent, ce livre est devenu rare ; mais les notes corrigées sont insérées dans le Journal Classique.

Le matin du mercredi 23 juin 1813, je reçus dans une expérience faite avec trop de hardiesse et de négligence, une dangereuse blessure à la main gauche, laquelle m'obligea pendant trois mois à renoncer à mes habitudes ordinaires, et de voyager sur mer.

Je visitai cependant Oxford, et je recommençai mes expériences chimiques en octobre : c'est à l'occasion de cet accident que j'écrivis l'ode latine à la Fortune commençant : *O Diva salso laeta negotio*, qui est imprimée dans le Calendrier Perpétuel pour le 23 juin.

En retournant au collége, j'écrivis l'ode grecque commenant :

Τί μὲ νῦν Φυχῆς Μαρία, etc.

J'écrivis aussi dans ce tems là l'épithalame espagnol qui commence : *Salve grado Himeno*, etc., et un autre en italien commençant : *Ricco Inglese vostra vita.*

En 1814, pendant les vacances à Cambridge, je fis le voyage des pays de Galles ; j'appris la langue assez bien pour la parler dans les petites auberges. En surmontant les hautes collines de ce pays là, je commençai ces curieuses expériences

touchant l'effet de l'air raréfié sur les oreilles, qui se trouvent dans le supplément de mes ouvrages. Ces expériences et l'hypothèse que j'ai fondée sur elles, ont été confirmées par le voyage aérien que je fis dans un ballon le 30 avril 1831 ; ce voyage sera décrit dans sa propre place.

J'ai fait cette année la connaissance du docteur Spurzheim chez mon ami Mr. Lawrence, chirurgien en chef à Londres. Avec Spurzheim j'étudiais l'anatomie et la physiologie du cerveau. Je me rappelle bien que j'étais frappé par certaines vérités prononcées sur moi et sur mes camarades : parmi beaucoup d'autres il me dit que j'avais une tête organisée pour les sciences, mais avec trop d'idéalité pour en profiter beaucoup.

Il y a sans doute beaucoup de vérité dans tout ce qu'il a dit. Il voyageait avec moi en 1815, et dans le voyage, je lui ai dit souvent qu'il avait prononcé bien sur moi, que mes amis disent que j'ai poursuivi trop de choses à la fois, les belles-lettres, les beaux-arts, le beau monde, l'anatomie, l'astronomie, etc., que je n'aimais pas l'Angleterre, que je me moquais trop des usages ridicules de ma patrie, que la faculté de comparaison était trop forte, et que, quoique je parlasse plusieurs langues, je n'en connaissais aucune au fond. Il s'amusait encore à comparer mon caractère avec celui du docteur Gall, et par contraste, le sien.

J'ai rapporté ses mots dans la préface d'une petite brochure que j'ai publiée en 1815 à Cambridge intitulée : *Lieder der Deutschen.* Le bon anatomiste s'amusait beaucoup à ma dépense ; continuellement il chantait l'air : Freu et des Lebens, weil noch das Lämpchen glüht. Pour user de représailles, je me suis servi de ma muse ; j'ai écrit contre son système en 1815, quelques vers sur un crâne trouvé dans un cimetière : *O empty vault of former glory*, etc. Voyez *Cal. Perp.* sous janvier 29. J'ai introduit mon ami aux *conversazioni* de Sir Jos. Banks, qui avaient lieu tous les dimanches, en Soho Square, et chez plusieurs autres savans ; mais le plus grand service que je lui ai rendu, c'est de lui donner un nom convenable pour son système. En 1816, j'ai publié mon *Sketch of the* PHRENOLOGY *of Gall and Spurzheim*, 8°. Londres 1816, une dénomination que la science n'a jamais perdue. Je lui ai montré aussi la distinctive faculté du *mystère*, qu'il n'admit que bien plus tard sous le nom de *l'Organe de Surnaturalité.* Il faut avouer que son système a du mérite, et j'ai toujours été frappé de la justesse de ses remarques.

Environ ce tems là Sir Jos. Banks me proposa de me faire membre de la société royale ; honneur que, pour le moment, je refusai, n'aimant pas certaines règles de cette société.

Au mois de février 1816, je quittai Cambridge,

et j'allai à Édimbourg où j'ai fait la connaissance du professeur Jamieson, Leslie et d'autres savans. On me proposait de me faire membre de la Société de Werner. Dans une séance de cette société, je fis lire un écrit sur *l'anatomie comparative du cerveau*. Mes observations dans ce papier sur la phrénologie offensèrent certains membres, et, ce qui est encore plus drôle, ces mêmes personnes dont les préjugés étaient blessés par mes écrits, sont devenues les plus grands phrénologistes d'Edimbourg. Spurzheim me suivit en cette ville et y donnait des leçons. En avril, M. J. J. Perceval m'accompagna dans une excursion aux Highlands de l'Ecosse. En revenant d'Inverness et Ben Nevis à Sterling, nous rencontrâmes à Tyndrum le célèbre poète Hog, dit l'Ettrick Shepherd.

Dans ce tems là je publiai mes observations météorologiques dans le *Phil. Magazin*. En juin, je retournai à Londres et je passai juillet et août à Tunbridge Wells, beau pays où je suis resté beaucoup de tems.

En 1817, février 11, j'épousai Julie, la troisième fille du colonel Beaufoy F. R. S. etc. de Bushy Heath en Middlesex, gentilhomme distingué par ses recherches en physique. Au mois de mai, je louai une maison à Spa Lodge près des bains de Tunbridge Wells. Là, travaillant toujours sur la physique, j'écrivis un petit ouvrage sur l'influence de l'air

sur les maladies périodiques : *Observations on the casual and periodical Influence of the Atmosphere in Diseases etc.* 8°. London 1817. Il fut traduit en allemand et publié à Leipsick par le docteur Ludovic Cerutti en 1822. Dans ce tems je publiai aussi *Catulli carmina cum notis*, in-12. London 1818. Dans la préface je comparais le caractère des poètes Ovidius, Catullus, Tibullus, etc., par rapport à leur organisation. Mon frère Edouard publia en même tems son *Catalogus avium curâ et studio E. Forster, jun. London* 8.

Le 26 janvier 1818 est née ma seule fille Selena Margaret Rosa Marie Catherine, placée quelques années après dans le couvent à New Hall in Essex, où elle finit son éducation et montra du talent pour la poésie. En mai 1818, je changeai mon domicile pour une maison à Hartwell en Sussex. Au mois d'août je visitai la province de Cornwall si célèbre par la minéralogie.

En 1819, le 3 juillet à 11 heures, j'eus le plaisir de découvrir une comète dans le nord. Cette comète était observée la même nuit à l'observatoire royal de Greenwich : son apparence était très soudaine et sa queue longue et divisée ; elle n'était pas si grande que la comète de septembre 1811. Toutes les deux sont décrites dans les catalogues que j'ai publiés à la fin des années 1831 et 1836, et dont je parlerai plus tard.

En octobre 1819 je fis un voyage en Flandre et

en Belgique avec ma famille. En 1822, je fis celui de Suisse avec ma femme. Ces deux voyages sont décrits dans le *Calender of Flora* à la fin de mes recherches sur l'atmosphère. Je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi et sur mon épouse la première vue des Alpes de la Savoie, en descendant du mont Jura le lundi 29 juillet. En septembre 1823, nous sommes allés à Paris, où j'ai visité mon ami le docteur Gall, et où j'ai fait beaucoup de connaissances parmi les gens de lettres et de sciences.

En avril 1824 parurent dans le Philosophical Magazine mes observations sur la variété dans le pouvoir dispersif de l'atmosphère et sur les couleurs des étoiles. En mai, je publiai un calendrier perpétuel de tous les phénomènes de l'année, sous le titre de *Perennial Calendar and Companion to the Almanac*. 8°. London 1824. On me fait l'honneur de me dire que c'est le plus intéressant de tous les ouvrages de ce genre.

Ayant été élu membre de la *Société royale des Astronomes* de Londres, je me suis proposé à cette époque (1824) d'exciter l'attention de la société plus particulièrement sur les phénomènes de l'atmosphère ; mais en réfléchissant, il me semblait qu'il fallait avoir une société expressément pour la météorologie. En consultant certains savans sur cet objet, et entre autres le chevalier Richard Phillips, si bien connu par le nombre de ses ouvrages

et de ses travaux utiles, nous nous étions déterminés à faire cette tentative. Voilà donc l'origine de la Société Météorologique, qui, à peine formée fut dissoute; les fonds n'étant pas suffisans pour supporter la dépense nécessaire. Je résolus alors de poursuivre mes recherches seul. J'achetai de nouveaux instrumens, et je me renfermai dans ma maison champêtre à Hartwell. Là je passais presque toute la journée dans mon jardin, au milieu de mes fleurs. Ce qui est plus remarquable, c'est que dans cette solitude tous les goûts de mon enfance me revinrent; les dimanches et les autres jours de loisir, je m'amusais avec mes cerfs-volans et autres bagatelles comme un enfant de dix ans. C'est dans cette solitude que j'ai conçu l'idée de faire un calendrier perpétuel de Flore. Je fis mes arrangemens pour cet ouvrage avec un libraire catholique; car ce fut justement à cette époque que la religion catholique recommençait à se répandre en Angleterre : et pour garantir la vente du livre, j'ajoutai à chaque page une courte vie des saints du jour avec des notices historiques. Mon calendrier ne fut achevé qu'à la fin de 1827 : il est publié sous le titre: *The Circle of the Seasons*, 12°. London 1828, et il a bien réussi. Pendant le tems que j'avais consacré à cet ouvrage, j'en publiai un autre dans la forme d'un dictionnaire des phénomènes intitulé : *Pocket Encyclopaedia for Shepherds Mariners, and Husbandmen*. 12°. Ni-

cholls and C. London, 1826. Dans ce manuel j'ai rassemblé les signes des saisons, les phénomènes astronomiques et les prognostiques des changemens du tems.

En 1826 j'ai fait la connaissance de la comtesse Marie Shepherd, si distinguée par ses ouvrages sur la cause et l'effet et sur l'existence de l'external Univers, ouvrages d'un grand mérite, et qui m'ont déterminé à résumer mes études métaphysiques.

En octobre 1827 j'ai quitté Hartfield en Sussex, et j'ai loué une maison à Boreham en Essex, tout près du couvent des dames où j'avais placé ma fille pour son éducation.

En mai de cette année je fus obligé de voyager encore pour la santé de ma femme : nous sommes allés à Aix-la-Chapelle et à Spa, où j'ai eu occasion d'examiner les débris d'un tremblement de terre, et d'amasser des matériaux pour un ouvrage sur ces convulsions de la nature qui accompagnaient les épidémies.

Revenu à Boreham j'achevai cet ouvrage sous le titre d'un *Essay on Epidemic Diseases, etc.* Chelmsford 8°. 1829. Le 17 septembre de cette année 1829, j'achetai à Londres mon ancien et fidèle chien Shargs, qui a fait tant de voyages avec moi. Je me suis retiré encore à ma bibliothèque et dans cette retraite, en octobre, j'ai préparé une troisième édition du Circle des Saisons, qui apparut

en 1830. Ayant reçu par le testament de mon père une très intéressante collection de manuscrits de Locke, d'Algernon Sydney et de Shaftesbury, je commençai cette année à faire rouler les presses de messieurs Nicholls. J'ai écrit une longue préface dans laquelle j'ai examiné les opinions métaphysiques et religieuses de Locke, je les ai comparées avec les opinions des philosophes anciens et modernes, Platon, Aristole, Plutarque, Sénèque, etc., jusqu'au tems de Locke.

J'étais éveillé de mille rêves poétiques et littéraires en 1831 par l'apparence du Cholera Morbus en Europe, qui excita toute mon attention, et ressuscita en moi la curieuse question de la cause des épidémies, que j'avais déjà discutée. J'ai écrit une brochure sur cette maladie, pour prouver que la cause est atmosphérique; elle fut publiée à la fin de l'année sous le titre : *Essay on the atmospherical Origin and Traitment of Cholera Morbus*, 8°. Chelmsford, 1831; la seconde édition fut publiée en 1832.

Samedi 30 avril 1831 je fis un voyage dans un ballon qui est décrit dans une autre place. Ce voyage fut mon plus agréable; nous montions du jardin des frères Dominicains à Chelmsford à 6 heures du soir, et nous sommes montés jusqu'à la hauteur de 6000 pieds. J'ai écrit l'histoire de ce voyage dans mes *Annals of aërial and alpine Voyages*, 8°, 1832.

MON VOYAGE AÉRIEN.

Je me suis servi de cette occasion pour faire quelques observations sur les courans des vents, pour en insérer des extraits dans mon grand journal encore en manuscrit. On ne peut pas lire sans plaisir l'admirable Traité sur les causes générales des Vents, par M. D'Alembert; mais on a découvert, depuis ce temps là, certaines choses dans l'histoire des vents, purement physiques, qui méritent la plus grande attention. J'ai remarqué, qu'en six cas de changemens de vents, cinq commencèrent par les courans supérieurs qui descendent et remplacent ceux qui ont eu lieu sur la surface de la terre. Cette chose si importante pour les marins et les agricoles, comme un moyen de prévoir les changemens de vent, me fut connue premièrement par accident.

Je me suis accoutumé, pendant les soirées des dimanches, à m'amuser de mille jeux d enfans, principalement de cerfs volans; j'en ai fait de très grands, et attachant l'un à l'autre jusqu'à trois à cinq, je les ai fait monter à une immense hauteur. A plusieurs occasions j'ai remarqué que la plus haute de ces machines indiquait un courant d'air bien différent de ceux qui se montraient plus bas. Je répétai ces observations, et les longues queues de ces dragons de papier servant

à une espèce de girouette, je pouvais toujours observer les directions variables des courans. Enfin les courans supérieurs en général ont remplacé les inférieurs. Résolu de faire des recherches plus exactes et étendues, je fis un grand nombre de petits ballons de papier gonflés par le feu, et encore d'autres de soie gonflés d'hydrogène, pour examiner par eux les plus hautes régions de l'atmosphère. Je commençais une série des expériences dont j'ai déjà constaté le résultat. Quelques uns de ces ballons sont descendus à une immense distance; d'autres, retournant par des vents supérieurs, sont tombés auprès du lieu de leur ascension.

Ces contre-courans qui traversent le ciel sont quelquefois indiqués par des nuages; ils sont souvent de 36 à 48 heures avant de descendre sur la surface de la terre; rarement plus longtemps. Sans doute les capitaines de vaisseaux pouvaient se servir de petits ballons pour faire leurs calculs sur le temps propre à sortir du port, ou pour lever l'ancre.

On sait que tous les ballons en montant revolvent lentement, de façon que dans l'espace de deux ou trois minutes, l'aéronaute restant tranquille dans la chaise, voit tous les points de l'horizon devant lui; mais j'ai encore remarqué, chose assez singulière si elle est accidentelle, que cette révolution lente des bal-

lons sur leur axe est dans l'ordre des signes, au moins en neuf cas de dix. En outre, pour me mieux expliquer, supposons que le vertex du ballon représente le nord ou le pôle arctique, la rotation est de l'ouest à l'est : par conséquent, les objets situés à l'horizon semblent avoir un mouvement de gauche à droite. J'ai remarqué ces effets presque toujours des ballons montans, et je suis monté sous les mêmes circonstances.

Dans mon singulier voyage du 30 avril 1831, je m'aperçus que le ballon, après avoir monté au-dessus de tous les courans d'air, et entré dans une région calme et tranquille, acquit, je ne sais comment, deux motions : l'une fut ladite révolution fort lente autour de son axe, dont j'ai déjà parlé; l'autre, qu'on doit appeler sa course, fut circulaire ou plutôt spirale; mais ce mouvement, cette course spirale même, par laquelle je montais, fut aussi de l'ouest à l'est, c'est-à-dire en supposant le vertex du spirale comme le nord. Arrivé au sommet, le mouvement du ballon dans sa course (ou orbite diminuée jusqu'à 0) s'est perdu dans celui de sa rotation, et enfin la machine est devenue parfaitement tranquille à une grande élévation; de laquelle le plus magnifique panorama de la terre et du ciel se présentait à ma vue. En haut, les légères modifications des nuages se montraient en toutes sortes de figures grotesques ; au niveau du ballon les *cumuli* disparaissaient graduelle-

ment, en bas les brouillards commençaient à couvrir la terre ; mais avant leur formation, pendant que le soleil était au-dessus de l'horizon, la terre, par une déception optique facile à concevoir aux mathématiciens, avait l'apparence d'être concave; elle se présentait comme un grand bassin divisé en échiquier, et les divers objets, s'étendant jusqu'à l'horizon et presque trop petits pour être distingués, semblaient être arrangés, pour ainsi dire, comme les figures des maisons et des arbres autour d'une grande tasse chinoise, ou comme les choses peintes dans l'intérieur d'une jatte. En descendant, les objets terrestres encore assez près pour être distingués, la terre était semblable à une grande carte. Eh! bien, j'aperçus tout à coup un léger mouvement dans la machine qui avait acquis une rotation de l'est à l'ouest, à l'inverse de celle avec laquelle elle était montée. A ce moment et pendant que je faisais quelques observations, je ressentis dans les oreilles un tintement et je devins sourd, comme presque tous les aéronautes. Je voudrais savoir, par les rapports d'autres aéronautes, si le mouvement des ballons autour de leur axe est généralement de l'ouest à l'est. Toutes mes observations portent à croire qu'il existe quelque cause spécifique de ce mouvement.

La course spirale que suivit le ballon, quand il fut à l'abri des courans, fut produite sans doute

par quelque léger tourbillon d'air. Il semble que ces vortices sont plus communes qu'on ne se l'imagine; et selon les observations d'un physicien américain qui correspond avec moi, les tornados et les plus violens orages sont de grands tourbillons, produits probablement par des causes électriques ainsi que les trombes. Il n'est pas douteux que ces coups de vent que les bâtimens sur la mer éprouvent avec tant de danger, ont une course courbée, et qu'ils sont aussi produits par l'électricité. M. Howard a donné des descriptions fort curieuses de ces tourbillons, et de ce vent fort, sortant des nuages, que nous appelons *Ecnephias* dans notre nomenclature. Comme je m'occupe à présent des expériences touchant l'électricité des nuages, j'espère offrir au public dans peu de temps quelques résultats intéressans.

En 1832 le père Scott S. J. m'engagea à publier une édition plus étendue de ma *Medecina simplex* pour l'usage des hospitaliers, qui contiendrait les opinions du médecin Abernethy sur les maladies des organes de la digestion. J'acceptai cette proposition: voilà donc l'origine de ma *Medecina Simplex or Pilgrims Waybook being a Guide to a Long Life and Healthy Old Age etc.* 12°. Colchester 1832.

En 1833 au mois de juillet, je quittai l'Angleterre avec ma femme, pour passer l'hiver à Bruxelles. En février 1834, je commençai un voyage

dans l'Italie et le midi de l'Europe avec ma famille. L'histoire de ce voyage et les observations que j'ai faites, doivent être données au public dans un plus grand volume.

Étant à Naples, en juillet, nous sommes allés le 7 de ce mois à Herculaneum et Pompéi, où j'ai examiné les excavations de cette grande ruine, cette *città rediviva della morte;* mais la chose la plus intéressante dans ce tems là fut la magnifique éruption du Vésuve, que j'ai eu occasion d'observer avec attention.

A présent mes voyages presque finis, je m'amuse par les recherches de la métaphysique, dans laquelle la physique tombe naturellement vers la fin de nos études.

RÉFLEXION MORALE.

Après avoir composé ce petit recueil de mes ouvrages et de mes pensées, pour m'amuser pendant une maladie fiévreuse qui m'attaquait il y a quelques ans, je me fis cette réflexion aussi naturelle qu'importante: à quoi servent tous les travaux de l'homme, toutes ses démonstrations mathématiques, car, par la philosophie du dix-huitième siècle, qui cherche à soumettre toute vérité à la raison individuelle, rien n'est prouvé, ni Dieu, ni l'Univers, ni moi-même; et mon existence, qui n'est au moins qu'une simple présomption, va succomber en peu de temps à ce pouvoir inconnu

dit la mort, qui détruira, pour moi, toutes ces ombres passagères que j'appelle le monde. Le scepticisme de Pyrrhon et le sophisme de l'hérétique Berkeley, se présentent à mon âme avec toute leur force. Tous les problèmes mathématiques me semblent dériver des axiomes métaphysiques pas même prouvés; et la logique, dont l'homme se vante tant, reste sans base. J'ai essayé mille fois de placer mes argumens sur une véritable fondation; mais, comme Archimède, je n'ai point trouvé d'appui pour le fulcrum qui doit mettre en mouvement la mécanique de ma philosophie. Toutes les fois que mon esprit troublé sortit de mon intérieur pour trouver au-dehors quelques preuves de l'existence des êtres objectifs, il est bientôt rentré en moi, de l'Océan vaste des doutes, comme la colombe de Noé qui, échappée de l'arche, ne saurait point où placer ses pieds.

Quelquefois je m'abandonnais à l'Epicurisme, disant avec Horace :

— — Ille potens sui
Laetusque deget, cui licet in diem
Dixisse: Vixi! Cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro, non tamen irritum
Quodcumque retro est efficiet, neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.

Qu'est-ce donc que la vie de l'homme ?

Au commencement un être guère sensible tombé du sein de la mère, au milieu d'un horizon sans bornes. — Qu'est-ce, dans son progrès, une chandelle éclairée par les mouchettes qui, à la fin deviennent l'éteignoir de sa lumière! Car penser est consumer la vie, et par conséquent le penseur est le suicide. On gagne ici bas des attachemens et des liaisons les plus délicieuses, et on devient parent des enfans qu'on aime; mais comment est-il possible en pensant, d'éviter cette réflexion. — Sans eux je vais, je ne comprends pas où! Je serais même changé en je ne sais quoi!

Qu'est-ce que c'est donc que la vie dans le recueil, si non vanitas vanitatum? — un spectacle affreux de fantômes constamment variés et comme les spectres oculaires, devenant blancs et pâles avant de disparaître!

J'ai été une fois un atôme dans l'ovaire de ma génératrice? un enfant jouissant des fleurs de la vie n'ayant pas encore goûté de fruits amers: j'ai été joueur, moqueur, malade, et en quelques choses fou, comme le reste de mon espèce: j'ai été écolier, académicien, musicien, physicien, métaphysicien, enthousiaste, voyageur, aéronaute, phrénologiste, poète et philosophe! Je suis fils, père, maître, ami: mais, quant à mon être animal, je suis mortel et je serai cendres et poussière. Comme catholique donc, par cette philosophie qui n'existe que par rapport à la théolo-

gie, je voudrais me sauver du néant: et sachant bien que la révélation peut nous éclairer, où la raison est faible, sans contraction, je me repose sur la Foi, l'Espoir, la Charité.

MÉDITATION PHILOSOPHIQUE.

Examinons pour le moment, ce passage de St.-Paul: « Cernimus nunc per speculum in aenigmate, tunc autem facie ad faciem, nunc novimus ex parte; tunc vero amplius cognoscemus: nunc autem manent tria haec Fides, Spes et Charitas: major autem horum est Charitas » et avec un peu de réflexion, nous serons convaincus que les axiomes ou, en d'autres mots, les vérités élémentaires et fondamentales ne peuvent pas être prouvées. Il faut les admettre justement comme un enfant les admet, par une espèce de foi naturelle, qui résulte de notre organisation, par examen l'origine et l'éserché de Dieu, l'existence d'un monde external à nos sens, le temps, l'espace, etc., qui sont des idées simples et qui n'admettent point de définition.

Si l'on demande, quel est le fondement de *la foi* même: je réponds qu'il existe en nous quelque principe qui nous efforce de croire en l'être, qui répugne à l'idée même du néant, et qui, en

dépit de la philosophie de la raison individuelle, nous pousse constamment en présence du Créateur.

Mais pour préparer le lecteur à comprendre la doctrine qui dérive de notre croyance en l'Être infini, faisons d'abord un peu de réflexion. Voyant que hors de nous la raison individuelle ne trouve aucune certitude, entrons en nous mêmes, pour y examiner l'opération de notre esprit. St. Bernard parlant des philosophes frivoles dit: Quærunt Deum per exteriora, negligentes sua interiora quibus interior est Deus.

Je trouve en moi deux classes de sensations: la première qui commence avec la vie, consiste dans la perception des formes et des couleurs, de la résistance, des sons, des odeurs, etc. : peu à peu, trouvant certaines sensations de couleurs correspondre constamment avec celles de résistance au toucher, ou avec l'odorat, je reçois la notion des objets extérieurs, dont mon corps même me semble être un, et alors, transférant la conscience que je trouve en moi aux êtres semblables, j'arrive à l'idée du monde et de ses habitans, et j'appelle cette connaissance réalité: en effet, c'est la première manifestation du Créateur à la créature, ou l'énonciation naturelle de Dieu à l'animal vivant. Avec cette classe de sensations il s'en développe aussi une autre, seconde dans l'ordre des choses et moins vive que la première, qui semble

en être la réflection, celle-ci consiste dans la répétition des idées des objets, de manière que l'on puisse les faire passer en revue et les comparer à la volonté; de cette classe sont les conceptions, les imaginations, les visions, les rêves et aussi les spectres dans certains cas de maladie.

Toute évidence que nous avons de Dieu, des choses, de notre parenté, de notre naissance, de notre existence même, dérive de la tradition. Mais pour se servir de la tradition il faut avoir la foi d'avance; car il faut croire à l'existence de nos semblables avant de nous fier à leurs paroles; et cette foi naturelle, comme toute autre manifestation de l'âme, est révélée dans nous par le pouvoir infini qui nous a créés: outre cela, toute explication de ce phénomène serait impossible. Croire en la parole, c'est une loi primitive de l'homme. L'enfant croit à tout ce qu'on lui dit; le mensonge choque sa raison: les mots de sa mère sont incontestables: il fait question de tout; il reçoit tout; il croit tout; son existence est la vie de la foi, et il est heureux parce que le mensonge n'a pas encore obscurci sa vue. A présent nous examinons l'*espoir*.

Si nous entrons dans l'asyle sacré de nos cœurs pour nous y interroger: En quoi consiste la félicité? Quel est le sentiment qui nous attache à la vie? nous rougirons de répondre, que ce n'est pas la vie actuelle que nous aimons, mais la vie

idéale, ou plutôt quelque bel idéal du futur! Personne n'est tellement attaché au présent qu'il veuille bien arrêter dans leur course les momens les plus délicieux de sa vie. Tous les écrivaîns ont remarqué qu'il y a quelque chose qui nous choque dans l'idée de ramener, si cela était possible, une seule année, même un seul jour de notre pélerinage. L'homme n'a rien de stable dans son être: poussé à chaque instant hors du présent et de soi-même, il cherche sans cesse le bonheur suprême dans l'avenir. De même qu'il y a dans nous un principe essentiel de la foi, il en existe aussi un pareil de l'espérance, et ce principe est tellement fort que jamais le plaisir ne nous invite à nous arrêter à la porte de son temple, sans que la belle forme de l'Espoir, le sablier sous ses pieds, se présente au devant de nos yeux! déesse chérie, qui, creusant le temps sous ses pieds, en étendant ses mains blanches vers le ciel, semble dire, avec un doux sourire: —*allez plutôt là, où il n'y a qu'un maintenant éternel!* On doit remarquer ici, que l'espoir n'est pas l'antagoniste de la crainte, comme dit ordinairement le vulgaire, mais du déséspoir: et dans la fable de l'antiquité, on sait bien que tout était regardé comme perdu, quand cette protectrice tutélaire du futur échappa de la caisse mystique de Pandore.

Il faut observer aussi que quoique l'âme de

l'homme cherche un état de choses privées aes dévastations faites par le temps, elle ne serait pas contente d'une arrestation des choses actuelles. Ce serait pour nous un mauvais génie qui saurait faire perpétuer notre existence sublunaire, en faisant une stéréotypie de ses chiffres confus qui sont écrits sur les sensorium, dans lesquels nous lisons, par la lampe obscure de la vie, l'algèbre du monde invisible qui nous environne en dehors. Ce que l'esprit de l'homme cherche est la réunion de tout ce qui est divisé, ici bas, dans un paradis où nous verrons tous, comme nous sommes vus. Enfin c'est un bonheur infini ou prolongé infiniment, dans lequel, la Foi, l'Espoir et la Charité, leurs fonctions préparatives déjà remplis, s'embrassent éternellement dans une extase illimitée. Ici la vie de l'homme est le pélerinage de la croix, mais la vie là est celle de la couronne : on doit remarquer, que rien ne s'accomplit ici aisément : tous les œuvres, dans la science même sont les fruits d'un pénible travail : mais tout tend évidemment à quelque objet final que nous ne voyons pas clairement, car notre existence ici n'est que le *punctum saliens in utero eternitatis: hic est crux, illic corona.*

Considérons donc la Charité, supposons pour un moment la Charité éteinte; quelle serait la condition de la Société! De l'autre côté supposons qu'elle serait universelle! figurez-vous un état

de Société plus parfait ? Mais *la Charité* est une chose très mal comprise en général. On fait des objections à l'église catholique en disant qu'il y a bien peu de chrétiens, que l'église *Anglicane est une vache sèche*, et que le lait de charité est presque découlé de la mère église même: mais je demande si le principe est moins vrai, parce qu'il n'est que peu de monde qui le comprend. Est-ce que l'astronomie ne resterait pas une véritable science, s'il n'y avait personne capable de comprendre le système de Newton? Ou, voulez vous dire que la musique ne resterait plus un véritable principe de l'harmonie, si tous les musiciens avaient été enterrés dans les tombeaux de Corelli et de Mozart ?

Le Christianisme n'est pas seulement une institution, c'est un principe, qui s'est développé avec le temps, selon la volonté de Dieu. S'il n'y avait pas un seul chrétien dans le monde, il existerait cependant un principe général de l'aggrégation, de la concentration, de la charité, dans la nature des choses mêmes qu'aucun hasard ne peut détruire.

Je ne nie pas qu'il n'y ait bien peu de vrais Chrétiens, et qu'avec quelques exceptions, l'homme présente à nos regards un spectacle affreux du vice, de la folie et de la misère! mais ce mélange même de sentimens sublimes avec les passions les plus dépravées qu'on trouve dans l'espèce humaine, porte à croire que l'homme

est un être déchu, et confirme la grande et très importante doctrine de la JUSTICE RÉTRIBUTIVE, principe visible dans toutes les choses morales, comme celui de l'attraction ou de l'électricité dans les phénomènes physiques! Il serait évident à tout homme qui pense que la punition des crimes, dans ce monde même, tombe effectivement tôt ou tard sur la tête des méchans, et souvent l'instrument employé dans le péché devient celui de la punition! J'en connais une foule d'exemples ; une autre chose est fort remarquable : dans les pays où il existe les plus grands exemples de vertu, il existe aussi ceux des vices les plus dégoutans : l'Angleterre par exemple tant vantée pour ses aumones, présente un exemple de vices et de barbarie qui ne se trouve pas ailleurs. Voyez les *Rapports de la Police Anglaise!* n'est-ce pas une espèce de réaction qui appartient à la loi de la Justice rétributive? n'est-elle pas la société, comme un arbre : *Quæ quantum vertice in auras Aetherias tantum radice in Tartara tendit.* Un écrivain anglais très-célèbre a exposé aussi des cruautés commises dans les hospices mêmes de Londres, qui sont extrêmement effrayantes. Voyez *Dr. Johnson on cruelty practiced by the medical Profession.* Que le lecteur lise aussi cette terrible brochure que M. Beverley a publiée sur l'université de Cambridge, dont il est membre ; j'espère bien, pour l'honneur de ma

alma mater, qu'il y a quelqu'exagération dans cette publication.

Encore une autre chose, et j'ai fini, les théologiens disent que les animaux sont placés, par la religion de Jésus Christ, sous la protection de l'homme, qu'il n'est pas permis de les tuer, sans une nécessité impérative. Le vice de cruauté envers les bêtes est terriblement puni ici-bas, et qui ose dire que le purgatoire ne consistera pas dans une espèce de punition, où la rétribution sera complète, où la justice, peu contente de la punission reçue par les présens dans ce monde, se rendra une plus parfaite satisfaction dans l'autre! Le dernier sou doit être payé : pensée terrible pour ceux qui ont commis des crimes!!! L'abbé Guerrin de Rocher a prouvé que la mythologie n'est que la réflexion confuse de l'ancienne tradition ; et il me semble qu'il y a quelque chose de vrai dans la philosophie de Pythagore, applaudie par Sénèque et si bien chantée par Ovide. *La Société établie à Londres par M. Gompertz, pour protéger les bêtes contre la cruauté de l'homme, est probablement le plus magnifique exemple qui existe d'une charité parfaite et désintéressée.*

Je voudrais bien voir une telle société s'établir en France, comme la France est le centre et souvent la source de l'humanité Européenne.

En tous les cas il faut leur garantir les

droits de l'animal, sous la protection de l'homme. Mais nous devons encore regarder l'humanité envers les bêtes sous un autre point de vue ; considérant que l'homme est un animal imitatif, et que l'exemple vaut mieux que le précepte dans son éducation, il faut absolument défendre aux enfans de tuer les petits animaux, même de les voir tuer. Comment voulez-vous attendre un bon et doux caractère d'un enfant, quand la première chose que vous lui donnez, comme bagatelle de jeu, est un fouet ou un fusil ? Les lois qui dirigent nos organes cérébrals, sont constantes dans leur opération, et si vous voulez avoir un bon enfant, ne lui permettez jamais de s'amuser avec une mauvaise bagatelle. La fille du fermier qui étrangle un poulet devant un petit enfant gâte son caractère plus certainement que ne le peuvent faire cent mauvais livres. Quand on voit l'homme tel qu'il est, victime stupide se tous les crimes et de toutes les follie, le bouleverseur de tout ce que la nature a fait de bien, on doit avoir beaucoup de vertu et l'appui de la charité chrétienne pour ne se faire pas misanthrope; car il faut convenir, que Rousseau ne s'est pas éloigné de la vérité quand il représente l'homme comme un animal qui se distingue en vivant aux dépens de ses semblables, et en défigurant tout ce que la nature a fait de beau. « Il mutile son chien, son cheval et son esclave ! Le poète a dit

en vérité : *Huc propius ad me dum doceo insanire omnes !*

On ne sait rien de certain de l'âme des bêtes, l'analogie et des textes de la Bible portent à croire que tous les animaux sont immortels, ainsi que l'homme, mais à différentes conditions : On a dit à l'ame en mourant :

Dė la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien ;
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De leur inconstante haleine
Le Zéphyr et l'Aquilon
Depuis ce jour me promènent
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène
Sans me plaindre ou m'effrayer.

Mais moi j'espère, quand la justice rétributive sera remplie, que je verrai dans un autre monde, *tous les objets chéris dans celui ci,* mais d'une autre manière, et avec Dieu, duquel nous sommes venus dans ce monde. C'est une doctrine très métaphysique, mais les réflexions les plus profondes me font croire que les êtres animés retourneront à leur créateur comme les eaux évaporées tombent en pluie dans l'Océan, dont elles sont sorties, et qui font des gémissemens dans

leur passage sur la terre, chose bien exprimée par le poète :

« L'onda dal mar divisa
Bagna la valle e il monte
Va passaggiera in fiume
Va prigionera in fonte
Mormora sempre a geme
Finche non torni al mar !
Al mar dove ella naque
Dove acquistò gli umori
Dove da lungi errori
Spera di riposar ! »

Le Cardina lBallarmine regardait les bêtes, même les insectes comme doués du droit divin d'exister; et il condamnait comme péché tout acte d'invasion de leurs prérogatives. Parmi les choses qui attestent la réaction de la justice vengeresse, on doit citer les innombrables accidens qui arrivent à ceux qui suivent la chasse, comme jeu ou pour le plaisir de chasser : il n'existe presque point de village en Angleterre qui ne raconte dans ses annales bien des malheurs arrivés à des chasseurs, la perte de mains, de jambes, et d'autres membres, par les explosions des fusils. On dira que ce ne sont que des choses qui arrivent par hasard : mais il n'y a point de hasard dans la nature; on emploie ce mot sans le comprendre ; on ne comprend pas ce principe de coïncidence ou même de rétribution qui existe entre des choses apparemment les moins liées

les unes avec les autres. On sait bien que certaines maladies sont les justes conséquences d'une mauvaise morale; et qui ose nier que toutes les autres ne dérivent pas de la même source? Je suis convaincu qu'il existe un obscur principe de coïndence dans les événemens moraux qui n'est pas encore approfondi, mais la chose même est si évidente, que ceux qui ne croient pas en la providence miraculeuse, l'attribuent au magnatisme animal, source, disent ils, de la sorcellerie, de la magie, peut-être de tout. On sait bien, sans savoir pourquoi, que la nouvelle lune tombante sur le Samedi, nous aurons mauvais temps; qu'après certains météores, il arrivera une mauvaise condition de l'atmosphère et des maladies épidémiques, et que les comètes sont des signes de catastrophes : l'histoire et les journaux physiques attestent ces faits, sans fournir le moyen d'en chercher les causes. Le langage général de tous les peuples déclare l'existence des spectres et des fantômes hideux qu'on s'imagine des revenans et des mauvais esprits; et pendant que le phrénologiste se vante de les avoir tous expliqués par son système physiologique, l'historien lui raconte une foule de rapports existant entre ces visions prophétiques et certains événemens annoncés par elles, qui mettent la chose à l'abri de toute explication naturelle et l'enveloppe dans un profond mystère.

Nous ne connaissons le tout de rien, par conséquent il ne faut rien nier qui ne contient pas de contradiction. S'il était permis de parler sur les jugemens, je pourrais raconter bien des cas qui semblent, du moins, se ranger sous cet ordre de phénomènes. La doctrine même suffit pour épouvanter les méchans à mesure qu'ils se sentent coupables, et pour encourager les innocens par la perspective d'une récompense proportionnée à leurs bonnes œuvres.

Ce savant homme M. l'abbé de La Mennais me semble être tombé dans une grande erreur quand il propose à l'individu de faire fonder toute croyance individuelle sur la tradition générale : il est vrai qu'en examinant la vérité de certaines propositions, en particulier, nous devons nous appuyer sur l'opinion publique. Il est vrai aussi que la croyance en Dieu et bien d'autres vérités nous sont enseignées par la tradition. Mais si nous poussons notre sophisme encore un peu plus loin, il est facile de voir l'imperfection de cette épreuve. Car avant de se fier au témoignage, il faut s'assurer de l'existence des témoins!

Pour vous faire voir, lecteur philosophique, l'absurdité ou au moins la faillibilité de cet argument, il faut vous entretenir des songes. Vous admettez l'inférence de Descartes : *je suis parce que je sens* : mais si c'était une conséquence, cela ne prouve pas l'existence des choses hors de

vous. Vous sentez en rêvant, et quand vous vous imaginez que vous vous éveillez, comment savez-vous que vous ne rêvez pas encore? Car il arrive souvent dans nos songes de rêver que nous nous éveillons : et cette double déception arrive trois ou quatre fois, avant de s'éveiller en vérité : comment vous pouvez vous assurer que le tout n'est pas un rêve? Possiblement il y a une série de songes enveloppés l'un sous l'autre !!! Celle-ci est la plus horrible forme du sceptisme à laquelle notre raison orgueilleuse peut nous conduire. Celui qui sait l'avaler, mange le fruit défendu qui donne la mort à l'intelligence. De là donc dérive la nécessité d'une nouvelle naissance de l'esprit. Je m'arrête ici pour constater un fait assez remarquable. J'ai été consulté par certains malades, auxquels cet horrible doute est arrivé subitement, par suite de quelque faiblesse, d'esprit résultat de la débauche : et ce n'est qu'après une longue continence, qu'ils ont regagné, pour ainsi dire, une saine croyance dans les objets extérieurs. La chasteté leur a rendu ce que le péché des sexes avait ôté! Par la FEMME l'homme a perdu le paradis, mais par la VIERGE il l'a regagné!

Eve se laisse séduire par le serpent, mais Marie foule aux pieds la tête du séducteur. Voilà donc le premier pas de cette Justice rétributive qui est visible dans toutes les choses, et qui reste pour attester la vérité de l'obligation religieuse. Si nous

avions une clef de la langue universelle, nous saurions développer bien des principes à présent inconnus (1).

Un philosophe doit être humble et sans présomption; si les croyans bigots sont stupides et exécrables, les sceptiques sont plus malheureux. Il me semble que quelquefois la vanité des philosophes, gonflés de leur propre raison, est punie par un doute d'une nature épouvantable. J'ai connu un homme qui, étant devenu athée, s'est confessé, dans une conversation avec moi, que loin de croire, comme les autres hommes, qu'il existait dans l'univers, sa conviction intime était que l'univers existait en lui; inversion monstrueuse de l'ordre des idées! Il m'a dit aussi, que la lecture des œuvres de Voltaire, en bouleversant tout, sans rien établir, l'avait porté à cet effroyable sentiment. Car le bombardement de ce philosophique foudroyeur ayant pris la forteresse de son cœur, cette véritable monomanie remplaça sa foi! Un médecin en entendant un malade prononcer de pareils mots, chercherait de suite, mais non sans horreur, quelque paralysie de l'organe d'objectivité : mais le confesseur en les recevant de la bouche de son pénitent, se mettrait

(1) Un ouvrage très utile et profondément scientifique intitulé : *Solvique et Phonique* ou Alphabet universel, a été déjà publié en France par le Baron Ch. Fr. de Mecklenberg, Paris, pub. par Firmin Didot, in-12.

à genoux, en criant *Veni Creator Spiritus!*

Selon moi, la foi doit être regardée comme le pouvoir générateur de l'intelligence et le seul remède contre ce pyrrhonisme complet qui est si souvent la maladie des philosophes.

Ce doute universel dont j'ai parlé, semble le péché contre le saint esprit « qui n'est pardonné ni ici bas ni dans l'avenir ». Le christianisme n'est donc que le développement d'un principe qui est aussi ancien que le monde.

La phrénologie est la science qui s'approche le plus de la véritable métaphysique de l'homme : les organes du cerveau expliquent les manifestations de nos facultés : mais il faut se rappeler que les organes mêmes considérés comme *objets* d'examen ne sont que des *sensations*. Il est donc évident qu'avant d'examiner l'organisme de l'homme, il faut s'assurer de l'existence de la matière même, dont les organes sont composés. Il y a quelque chose dans ma nature qui me persuade qu'il est plus probable que les causes des effets sont constantes et qu'elles existent hors de nous, que de supposer qu'une nouvelle cause est créée pour chaque apparition d'un effet. Mais tout ce raisonnement suppose qu'il existe une cause primitive que notre nature nous force à croire : c'est-à-dire un *Dieu*, véritable fondement de toute certitude, qui, par la parole de la tradition universelle, se fait entendre à tout homme qui

vient dans le monde, **IN PRINCIPIO ERAT VERBUM, ET VERBUM ERAT APUD DEUM ET DEUS ERAT VERBUM, OMNIA PER IPSUM FACTA SUNT: IN IPSO VITA ERAT ET VITA LUX HOMINUM.**

Alors tout semble se résoudre en la Foi, chose par excellence, nécessaire, gardée dans l'édifice du christianisme, par la tradition universelle des hommes suivant la parole de Dieu : **QUÆRITE ERGO PRIMUM REGNUM DEI ET HAEC OMNIA ADJICIENTUR VOBIS.**

La superstition semble nous être donnée, comme une espèce de matrice grossière dans laquelle l'or de la vérité peut se former en argent courant, pour le commerce social.

Coming Events cast their Shaddows befere them. — Les événemens de l'avenir jettent leurs ombres en avant; il semble que certaines obscures superstitions ont été les précurseurs des grandes vérités : l'*astrologie,* par exemple, nous a donné l'astronomie; l'*alchymie,* la chimie; l'*augurie,* l'ornitologie, la *charlatanerie,* la médecine et la botanique; la *magie,* l'esprit prophétique. La *mythologie* a donné lieu à la théologie dont elle est la réflection obscure : il est donc à espérer que la *superstition* et le fanatisme, si longtems nourris dans les cœurs des hommes ignorans et vicieux, seront remplacés tôt ou tard par la **VERITABLE VIE CHRÉTIENNE ET CATHOLIQUE COMPRENANT TOUS LES ÊTRES VIVANS.**

CONSIDÉRATION ASTRONOMIQUE.

Le dernier ouvrage dont je dois parler est celui que je viens d'écrire *Sur l'Influence dès Comètes sur l'Atmosphère, par réponse à M. Arago,* qui avait écrit une espèce de critique sur mon catalogue des influences cométaires, dans son *Annuaire.* Comme je considère que mes argumens fournissent une réponse à tout doute de la possibilité d'une influence exercée par les comètes, je l'insère ici avec des réflexions sur les systèmes de l'univers. Après avoir accepté les axiomes qui font la base de toute science, comme des vérités métaphysiques annoncées à l'âme par le moyen de l'organisation du cerveau, et admis l'existence du monde extérieur; examinons sa physique. Nous nous trouvons environnés des mondes incombrables dont l'objet semble être la production de la vie animale et végétale. L'âme de tous les êtres, sortant de Dieu, trouve sa nourrice dans l'atmosphère qui environne les globes terrestres, qui soutient la vie, et par ses variations et mélanges produit aussi les maladies. Dans la brochure, dont je parle, j'ai essayé de prouver que, quoique la prédisposition à recevoir les maladies soit infiniment variée, cependant leur cause existante vient toujours des variations de l'air; car changer de domicile est souvent guérir la ma-

ladie! Et j'ai ajouté la probabilité que les comètes influencent la composition de ces mélanges atmosphériques. Mais voilà le résultat de mes recherches, dans les suivantes citations, de ma brochure; je les répète encore avec confiance. Par un long examen de ces maladies et de leur rapport avec les variations de l'atmosphère, je suis convaincu que leurs causes excitantes consistent en certaines conditions morbifiques de l'air qui, agissant d'une manière spécifique sur diverses parties ou organes de la machine animale des individus prédisposés à recevoir leur influence, produisent les symptômes extraordinaires qui caractérisent les épidémies; classes de maladies qui méritent d'être étudiées par les médecins avec la plus profonde attention. Infiniment variées comme les nuances des couleurs, poursuivant une course invisible dans l'élément de la vie, attaquant les personnes en apparence les plus fortes, et portant le fléau de la famine et de la mort chez des nations entières, elles ont été regardées, en tous les temps, comme les plus mystérieux et les plus importans des maux de l'homme.

La haute astronomie tend toujours à débarrasser l'imagination de l'homme des préoccupations du fanatisme en étendant la carrière de ses recherches. Forcée, par l'analogie, en contemplant les millions d'astres qui remplissent l'espace apparemment illimité, d'admettre l'existence des my-

riades de leurs habitans vivans, notre espèce orgueilleuse ne saurait plus s'approprier un paradis exclusif à condition d'un culte intolérant, ni se regarder comme le seul objet du soin divin et les autres animaux comme faits à son usage : erreur fatale, source abondante des cruautés et des crimes! Après avoir examiné la variété infinie des animaux vivans sur la terre par le microscope, le philosophe prend la lunette, et, pénétrant l'espace, se trouve au milieu des cieux, théâtre immense de la puissance créatrice de Dieu; il y contemple la même loi de variétés et de combinaisons innombrables constamment manifestée par la production des systèmes solaire et sydéréale, maintenus par toute sorte de mécanisme qu'il trouve sur la terre, et en divers degrès de progression, de la plus diffuse nébulosité jusqu'à la plus parfaite étoile. Il ne se laisse plus effrayer par les queues des cométes, ni ne s'étonne par l'anneau de Saturne; les questions en particulier se rèsolvent dans la question générale : il demandé, il cherche l'être d'où découlent les conséquences immenses dont il a vu les signes visibles dans l'univers, et croyant, par un acte de foi naturelle, en Dieu, comme le pouvoir générateur de tout le mécanisme céleste, comme le père universel de tous les êtres existans, il y repose son esprit fatigué du travail des vaines recherches.

S'il est permis de fonder des systèmes de philosophie sur des hypothèses, je dirai que celui de Pythagore se rapportait mieux avec tous les phénomènes connus que les autres théories; que le Proteus n'était rien d'autre que la représentation figurative de ce système. Qui ose dire que le purgatoire n'est pas fait par moyen d'une espèce de métempsychose, par laquelle la justice rétributive soit accomplie ? Examinons ce système sous son rapport à l'astronomie. On voit dans le ciel la matière chaotique illuminée dans les nébulosités ainsi que dans les queues des comètes. On voit une tendance à un centre et la formation des étoiles et des mondes : voilà donc la lumière faite avant le soleil, chose qui choque les opinîons de quelques soi disant physiciens. Encore si l'on examine les hauts cieux, on y voit une progression de phénomènes dans le procès par lequel les systèmes sydéréales et solaires sont produits; on voit, pour ainsi dire, une succession de pas dans la marche de perfection, premièrement les diffuses nébulosités, puis les étoiles nébuleuses, les groupes d'étoiles, les systèmes sydéréales plus ou moins compliqués avec un centre hypotétique, les systèmes solaires avec leurs planètes, satelites et comètes. L'univers présente un changement de forme perpétuel. Certains mélanges peuvent donner naissance aux animalcules spontanées;

celles-ci, douées d'une vie la plus simple, exercent un peu d'énergie, et meurent. Si leurs âmes ou capacités de sensation réunissent avec d'autres corps, selon Pythagore, elles peuvent passer par les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes jusqu'à l'homme, et de l'homme, selon leurs mérites, passant par le purgatoire des êtres nés supérieurs ou inférieurs, elles peuvent entrer en anges et faire un progrès envers le pouvoir créateur, sans jamais y arriver, comme l'asymptote à l'hyperbole; idée magnifique de la création, où rien n'est créé en vain, ouvrage d'une puissance perpétuellement créatrice, dont la loi essentielle est celle de variétés et de combinaisons innombrables, exercée éternellement sur la matière animée dans l'espace infini!

Ce système ne répugne à aucun culte, car en nous enseignant un code de morale et de religion, Dieu ne nous a pas dit en quelle manière la loi morale de la justice sera consommée. Mettons ensemble le discours de Pythagore dans le xve livre d'Ovide et la ive éclogue de Virgile, et nous aurons une création décrite par le philosophe de Samos, suivie d'une *millenium* chantée par la Sybille. L'âme de tout animal, bête ou homme, c'est égal, a déjà survécu à son corps: car personne n'existe à 30 ans par les atômes corporels avec lesquels il est né: tout est changé

par l'absorption. L'identité personnelle ne consiste donc pas dans le corps.

Encore, l'homme ne se rappelle pas la première partie de sa vie; par conséquent son identité ne consiste pas dans sa mémoire. Si donc l'identité n'est pas produite par la mémoire ni par la fabrique corporelle, il est à supposer qu'elle existe par elle même et spirituellement survivant tout existence mortelle?

Pièces Fugitives.

Il se trouve de moi dans *les encyclopédies,* le *philosophical journal* et d'autres journaux:

1. Plusieurs essais sur la migration des hirondelles, dans le *Gentleman's Magazine.*
2. Sur les vapeurs, dans le même.
3. Sur l'architecture gothique, dans le même.
4. Trois essais sur l'influence de l'àtmosphère sur le corps humain, dans le *philosophical magazine.*
5. Essai sur les couleurs des étoiles et sur les noms employés par les anciens pour exprimer les couleurs, dans le même.
6. Système et classification des couleurs, dans le même.
7. Sur l'étymologie des noms des couleurs, dans le même.

8. Sur les variétés des meteros et des étoiles filantes, dans le même.
9. Sur les formes des modifications des nuages et sur leurs réfractions.
10. Sur la projection de l'étoile Aldabaran sur la surface de la Lune, produite par les réfractions différentes des deux corps lumineux.
11. Sur les spectres oculaires, avec une classification de sensations.
12. Journaux météréologiques et astronomiques, que j'ai laissé en manuscrit.
13. Plusieurs journaux de l'histoire naturelle et de météorologie.
14. Résultat de plusieurs observations sur la dispersion de la lumière par le moyen des télescopes et de lunettes imparfaitement acromatiques.
15. *Florilegium Poeticæ Aspirationis*, etc.
16. *Anthologia Borealii et Australis*, ayant des collections de pièces détachées de poésie de plusieurs nations.

Encore, je me confesse d'avoir écrit toutes ces essais détachés dans le *Perennial Calendar*, auxquels j'ai attaché quelques signatures ou plus proprement des lettres, comme, A. B. S. R., et *cætera.*

La nature de mes recherches physiques me poussant peu à peu vers les limites de la raison humaine, je me trouve toujours dans la haute région de la métaphysique, qui est sans doute

mon propre élément; car il est, à l'étude de cette science, que mon organisation me porte, par l'action des organes de cause et de comparaison, aidés par une idéalité poétique mais sauvage et mal dirigée par l'éducation.

En regardant l'univers comme l'effet du pouvoir d'un être un et indivisible dans son essence nécessaire, je ne puis concevoir aucune étoile, même aucun atôme existant hors de l'influence plus ou moins directe de tous les autres : alors, pour ainsi dire, tout est la cause de tout ; mais nous ne voyons la liaison entre toutes les choses clairement, parce que nous ne comprenons le tout de rien ! cette considération prouve la folie de nier la possibilité d'un système des influences quelconque, même celui de l'astrologie, pourvu que les faits desquels il dépend soient bien attestés. Mais comme par la métaphysique nous trouvons que les axiômes, desquels toutes les démonstrations de la mathématique dépendent, sont incapables de définition ou de preuve positive, nous cherchons la base de cette croyance naturelle en eux, dans les sensations que nous trouvons en nous mêmes; et par là nous arrivions à ce vide mortel que la foi seule peut remplir : plus j'y pense plus je suis convaincu de cette vérité, que la foi est la base de toute science physique ainsi que de tout espoir et de toute charité ; ainsi donc, comme la foi dépend d'une

action cérébrale, que nul artifice de l'homme ne sait diriger, on monte à la source de l'être en priant Dieu qui a tout créé, de nous garantir journellement cette nourriture de la vie de l'intelligence.— Méditant sur ces idées abstraites, j'ai eu le songe qui suit que j'ai déjà fait imprimer en Italie, et qui ne mérite pas la peine d'être traduit.

La Visione Metafisica.

—

L'etincella de la fede enciende la vela de la esperanza y el fuego de la divina caridad.

—

Se il filosofo ricercherà quale sia l'origine e qual sarà la fine di tutto questo immenso universo, risolvendosi in *fide, spe, et charitate* dirà come *In principio creavit omnia Deus,* così, come bene dice Simonide,

'Ω ϖαι τέλος μὲν Ζευς ἑκει βαρυκτυϖος ϖαντων ὅσ' ἐστιν·

Principio cœlum ac terras camposque liquentes
Lucentemque globum lunæ Titaniaque astra

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitet molem ac magno se corpore miscet.

O wel come cleareyed Faith, white handed Hope,
Thou hovering angel girt with golden wings,
And thou, unblemished form of Charity,
I see ye visibly, and now believe !

Soll ich mein letzes End' und ersten Anfang finden,
So muss ich mich in Gott und Gott in mir ergründen,
Und werden das war er; ich muss ein Schein im Schein,
Ich muss ein wort im wort, ein Gott im Gotte feyn.

Le monde est un système des choses invisibles manifestées visiblement.

Certimus nunc per speculum in aenigmate, tunc autem facie ad faciem, nunc novimus ex parte; tunc vero amplius cognoscemus; nunc autem manent tria haec Fides, Spes, et Charitas: major autem horum est Charitas.

Verso l'anno quadrigesimo quarto del mio pelerinagio mortale, dopo avere molto vaggiato per terra, e per mare, e per aria, io mi trovai

nella capitale d'Italia, ove mi sono sempre avezzo a vagare fra quelle ròvine tanto celebri che restono del antiquo tempo: una volta che io cosi spassegiava, il giorno essendo stato estremamente caldo, io sedeva sotto un albero nel giardino Pincii spettando la celeberrima città di Roma che lo circonda; il sole cadendo nelle onde spargeva l'occidente quasi con uno polvere d'oro: il rosignuolo cantava nel boschetto vicino, la mosca fosforica volando fra le piante sembiava portare il lume d'un fiore al altro: in un poco di tempo cadde la notte; tutte le campane di quattro cento chiese sonavano l'Ave Maria, l'ardente carro del sole caduto nelle onde d'occidente, e il cielo sparso d'innumerabile stelle mi avevano lasciatà una profonda e mirabile meditazione. La terra, diceva io, é solamente un picciolo punto fra innumerabli mondi di grandezze e di distanze troppo vaste per esser preso nella mente, e tuti sostenēntī la vita animale in ogni varietà di organizazione.

Ove, allor, si trova il termine di questo universo pieno di mondi? E il spacio infinito in grandezza ed eterno in durazione? E le legge del Omnipotente uno principio eterno di varietà, di variazione infinita? Sta l'Essere necessario, o potrebbe il Dio abolire il passato? Senza dubbio il mondo é un sistema di cose invisibili mani-

le parole *me stesso* si referiscono, con etimologica esatezza, a me, come ad un' essere identico. Io allora sottilizava sulla anatomia, e sulla frenologia, e pensava di avere spiegato tutto, ma dopo tutto questo, il dubbio mi ritornava di nuovo. Ogni cognizione é solamente una pura sensazione. Può il tutto essere un sogno? Ma no il tutto non puo essere un sogno, che io definisco essere qualche cosa in particolare che seguita la sensazione di andare a letto e di dormire in generale; allora una altra forma di scetticismo percosse la mia imaginazione con terrore indicibile. Tutto puó essere una cosi lontana illusione, che non vi sia niuna realtà nella scena della vita che ci circonda!

In questo momento, io vedi un cattivo spirito pieno di malizzia e della filosofia falsa di Epicuro avvicinarsi al mio lato. Gli effetti, bisbigliava egli, sono gli stessi o che io mangi o pensi di mangiare, o beva o pensi ch' io beva; il godimento é realizzato come la stessa cosa, i nomi variano solamente. Mai no, dissi io, gli effetti sopra i miei sensi possono essere gli stessi, in quanto essi riguardano o il tatto, o il palato, per quanto si riguarda il piacere del senso corporale, ma il raffinato piacere di communicare il piacere, la felicità di diffondere la felicità, la coscienza di un mutuo abbracciamento al godimento di qualcuna delle nostre più forti emo-

zioni, richiede una piena credenza nella esitenza degli altri esseri senzienti, senza di cui; non vi è amore. Iddio solo potrebbe essere amato, e Iddio sarebbe ridotto a mere presenti sensazioni, o qualche altro potere che le produce. Qui io trovava una scintilla della natura della causa, le mie sensazioni cambiano, diceva io: e perché ? Perchè esse cambiano ? Lasciate che io ami il Creatore nelle sue creature: lasciate che io trovi, nelle cause del cambiamento, un Essere vivente. Allora la scena era di nuovo cambiata, ed io mi trovava in mezzo del universo ma nondimeno in una bella contrada; io pensai che una donna, con cui io aveva da prima parlato sulle cose e sugli effetti, giaceva al mio lato, a cui io indirizzai questo sospetto soliloquio. Sono io solo adunque nell' universo, solitario e centrale ai fenomeni che ci circondano di questa vasta scena di esistenza, una monade tra le magiche e illussorie ombre, con simpatia per i dipinti esseri che non sentono, mentre io sento ? Sopra qual cosa é fondata la bontà ? Che cosa é l'amore se egli é riflésso sopra me solamente come il più puro raggio puo essere riflesso da uno specchio senza senso ? E che cosa é la carità, se non ha un' oggetto sensibile della sua misericordia? Se questi fenomeni sono solamente una scena d' imagini senza un motore se non vi è uno spirito corrispondente a mettergli

in commuione—se le mutabili scene nel dramma della vita sono fallaci e ispirano speranza di cose che non sono — se la mia vita è un' isolata unità in mezzo ad una pluralità di fantasmi che non esistono, se io son posto qui quale scintilla vitale fra una cosi bella e variata creazione, solamente a porre in dubbio l'esistenza di questo immenso teatro e del Nume che l'ha creato, vorro io dunque sforzarmi con una vendetta da suicida distruggendo il tutto in me stesso; quando volando con forza contra tutti gli oggetti che mi circondano, come se facendo uno sforzo per svegliarmi * ; io troveva che la scena era cambiata e che io era situato con un angelo consolante al mio lato, benche in differente posizione. La scena era in un fertile paese: un dolce lume di luna scherzava sopra un corrente ruscello, e copriva della sua piacevole luce le molle foglie in un ardente sera di autunno.

Spiegatemi, diceva io a questo buono genio, la causa perché il mio spirito é tanto torbato. Io posso, rispossi egli, spiegare tutto : ma per la mia spiegazione sara la mente umana molto

* Egli è un fatto curioso di osservare che nella mallattia che si chiama incubo, come negli altri sogni terribili, il primo sforzo a svegliarsi, quando subito che sospettiamo di sognare, consiste nel volare furiosamente e percuotendo gli oggetti terribili che si presentano nel sogno.

umiliata. L'uomo non puó provare niuna veritá per la sua sola ragione. Tutta la filosofia conduce al scetticismo, se non ê fondata sopra il senso commune e la fede. La raggione isolata del uomo é il suo piu spaventevole inganno. Non avete osservato che S. Paolo, avanti di parlare sulla Fede, la Speranza e la Carita, ha detto che noi non possiamo vedere il mondo come egli é, mai come egli é reflesso da uno specchio oscuro, cio è dal nostro sensorio. Iddio ci ha dato il catecismo per la nostra prima instruzzione, quasi la sola e necessaria fondazione della conoscenza; e la Fede o la credenza in Iddio è sempre la prima cosa insegnata al fanciullo; perciòche Dio è la verità o l'Essere senza il quale non è niente. Il Dio padre è allor l'Essere dal principio eterno, chi ha creato tutto l'universo per la sua Parole ed illuminato tutto per il suo Santo Spirito: e la creazione è la realizazione di Dio nelle cose esterne, o nella *objettività:* l'uomo è fatto il *sogetto:* ma la creazione è *annonciata* all' uomo non *provata:* e il filosofo che vuole provare la creazione in vece di crederla, mangi di nuovo il frutto dell' albero defeso. Questa è la sola causa della vostra inquietudine: bisogna ritornare alla fede come la causa enonciata dal principio, per Iddio, a tutti gli animali creati. S. Giovanni dice: *Nel principio era Parola, e la Parola era appresso Iddio, e la Parola era Dio. Ogni co-*

sa è stata fatta per essa.— Bisogna essaminare la parola come ella è prononciata per tutte le lingue del mondo: voi troverete che l'etimologia confirma la storia della creazione. Tutte le cose essenziale sono enonciate, ma l'uomo non puo provarle; per essempio il tempo, lo spaccio, l'eternità di Dio, la volontà della creatura, tutte sono cose che noi crediamo senza niuna spiegazione. Ma l'Essere una volta conosciuto, molte altere cose sono spiegate dalla ragione; come i sogni e le visione che si trovano nello sensorio, per il quale ogni cosa ci è manifestata. Ma quando noi non troviamo la spiegazione d'una cosa qualunche possibile, noi deviamo essere contenti, sapiendo che il tutto che noi conosciamo è solamente una parte del mondo reflessa da uno specchio oscuro ed imperfetto. — In fine, senza fede non sapiamo niente, colla fede tutto che è necessario: perchè la fede vene dalla parola di Dio che dice dal principio. "ΕΓΩ "ΕΙΜΙ 'Ο "ΕΙΜΙ, EGO SUM QUI SUM. Iddio a fatto il mondo fissco e metafisico, cio e dire materiale e morale: la legge universale del mondo morale e la Giostizia; come quella del mondo fisico e l'Electricismo.

La parola per l'etimologia di tutte le lingue insegna questa verità; la storia di tutte le nazioni la confirma. La Giustizia spinta da una mano divina ed invisibile passa eternalmente sopratutta la terra, e calcando i cattivi sotto i suoi piedi,

eleva gli giusti. Ogni delitto é punito in questa vita e nella vita all' avenire, fino che l'ultimo denaro debito sia pagato! Sarebbe una cosa molto ingiusta il non punire quelli che offendono alla legge eterno del creatore : ma Iddio é giusto, cio è dire, egli é vero; la giostizia e il suo verbo divino dal principio prononciato! la vostra colpa è il credere nella filosofia isolata produtta dal intelletto umano! Non sapete che la Minerva è la produzzione del cerebro di Giove, non di quello del uomo! Iddio parla per la boca della sua eloquente servante la natura; bisogna ascoltare la sua parola! Ogni animale, una volta creato, è fatto necessario un essere uno ed eterno *, l'uomo è non solamente uno ed eterno ma

* L'idea che tutti gli animali hanno un' anima eterna non e contraria alla religione. Il primo autore che a scritto ben sopra questo 'sogcgtto è il celebre Pitagora : Ovidio Nasone ha tradotta la suà dottrina sopra la trasmigrazione degli anime, in buon tatino nelle sue Metamorph. lib. XV, Dopo quel tempo molti autori hanno scritto *de anımo brutorum.* Fra mille altri il celebre francesse Racine, ed anche Pascal nei suoi Pensieri, anche il famoso trattato, Ueber die Triebe der Thiere, in Tedesco. *L'Ecomo Gompertz* dî Londra, fondatore d'una Societa per la difesa degli animali contro la crudeltâ dell'uomo, dovrebbe pensare se queste idee potessero giovare le sue benefiche fatiche : nè questa dottrina potrebbe nuocere al cristianesimo; giacchè il cristianesimo non è che un

responsibile : per la vostra curiosità voi siete cascato dal paradiso del intelletto, avendo mangiato il frutto del albero mortale : intrate anche nel paradiso par la triplice porta della fede, l'esperanza, e la carita!

A questa parole io mi levai, i miei sensi erano addormentati nella tranquillità : una differente veduta di cose occupava le mie facoltà riflessive; e quando noi spiegavamo insieme la sublime dottrina della causazione e provavamo l'esistenza di un eterno universo — come noi venimmo alla conclusione che bisogna che vi siano tante cause quanti sono gli effetti, e che esistono

sistema di benevolenza universale, ed un fonte del divino amore? Una cosa essenziale nell' educazione della gioventù è l'esempio dei genitori e dei colleghi, perciochè le impressioni fatte nella mente dei fanciulli durano per tutta la vita e formano il carattere. Un giovine avvezza a vedere la crudeltà contro gli animali diviene uomo crudele. Un ladroncello nella scuola diviene un ladro e finisce la sua vita in prigione: Egualmente, il giovine cacciatore viene bandito omicida e finisce la sua vita sul patibolo. Quindi non bisognerebbe permettere alla gioventù di andare alla caccia, e questa precauzione farà più che ogni altra cosa per formare un' ottima indole. Comincia una figlia dall' uccidere una mosca e finirà coll' essere una madre infanticida,

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu. . . . .

nella stessa relazione a ciascuno altro, come gli effetti fra loro stessi, e come in fine soddisfacevamo noi stessi che le sensazioni fondate sopra fede non ci ingannano, e che il mondo esterno e gli altri esseri, come noi stessi, essistono continuamente, anche quando non sono percepiti da noi, il che noi conosciamo per un naturale e veloce processo di raziocinazione cosi certa come la sensazione stessa; quando in fine io era convinto dinuovo che la metafisica era in accordo col commmun senso e colla prima credenza della mia intera vita—quando io sentiva di nuovo ch'io era sedente vicino una amica e dolce filosofante e non ad un ombra passeggiera, e quando, sopra tutto, noi venimmo e quelli sublimi conclusioni che a questa credenza nella essistenza delle cose presente, può essere aggiunta da una simile sorgente, l'espettazione delle cose avvenire, allora io sentii un senso di amore di tutte le créature ritornare ed in conseguenza, del loro creatore; la brutta illusione della *monentità,* a cui la possibile conversa *nonentità* sembrava preferibile, era bandita: belle forme di virgini che calcavano il mostro scetticismo sotto i loro piedi stavano innanzi a me, la Fede inalzava i suoi occhi azzurri a Dio e la Speranza sollevava le sue bianche mani al cielo, la Carita mi stringeva nei suoi caldi abbracciamenti, e la scena cambiava come le scene sogliono fare; éd io svegliai

nella mia propria camera, il fido cane giacente, come era solito, sopra il mio letto ed aspettante che io mi vestissi per me ne andare. Così forte allora era stata l'impressione, che io sentii come se nello svegliarmi io avessi saltato di nuovo in un mondo reale, come una barca nuovamente lanciata nell' oceano della vita e carico di prove della verità delle percettivi sensazioni, le cui vele un buon vento mandava innanzi a un lungamente desiderato porto. Io mi levai, e provai un triplice piacere nel passeggiara sopra le scale nel parlare cogli oggetti, la cui esistenza gli orrori dello sogno avevano adombrata con dubbio; ma che il guardiano angelo del sonno avea riscosso dalla distruzione; e profondamente imbevuto del valone della realtà acquistata per la fede, non meno del pericolo dei falsi ragionamenti. esclamai : —

Diva metafisica catolica, quanto voi avete d'incanto, per voi io ho ritrovato il cielo e la terra.

Allora vedendo la croce sopra la cupola della Chiesa di S. Petro, che mi rappellava la sorte degli uomini in questa valle di lagrime et la miseria e le tentazioni che ci circondano in ogni parte del mondo, ed in ciascun momento della nostra vita mortale, io improvisai così . —

—

Alla Santa Vergine.

Salve del cielo sovrana
Bianca stella matutina
Degli angioli regina
Fonte del divin amor.

Salve delle grazie piena'
Fra le donne ben stimata
Sposa figliuola nata
Madre vera del Signor.

Solazio dei peccatori
Dei smarriti cinosura,
Lume chiaro, luce pura,
E perfetta castità.

Palma della pazienza,
Soave cassia odorata
Cedro dolce bene armata
Dell' eterna carità.

Il serpente già calcato
Sotto i vostri piè dolente
Nella testa serbe sempre
L'alta impronta di bontà.

O Maria per me ora
Allegra la mia sorte
E nell' ora della morte
Fa morire in fedelta

Examen Physiologique.

Le caractère de l'homme résulte de deux sources principales. 1. Son organization cérébrale, qui est la plus importante, et 2e son éducation qui donne, pour ainsi dire, une direction à ses facultés, et cette éducation consiste en toutes les influences externales, que le monde et les choses exercent sur lui. Pour donner une description d'une personne quelconque assez juste à satisfaire aux phrénologues, il faut toujours examiner ces deux sourses de l'individualité. J'ai examiné moi même sous ce rapport; et je propose à tous les savans et hommes de lettres de faire la même chose, comme le vrai moyen de faire avancer la science de phrénologie. Il faudrait toujours arranger, comme j'ai fait, les conditions matérielles et moralles de leur caractères, et les soumettre à l'examen et à une comparaison avec leurs œuvres.

L'organisation cérébrale en moi selon Spurpheim est très développée pour les facultés réflectives celle de comparaison, et de causalité: l'individualité et le phénoménalité sont fortes, le langage très prononcé, mais l'ordre manque, chose qui explique la raison pourquoi j'ai appris par hazard un grand nombres de langages que je parle et écris ordinairement, mais sans méthode

et avec peu d'attention à leur construction. L'organe de couleurs et celui de formes sont forts. La vénération manque presque, l'espérance et la faculté mystique sont assez prononcées, et l'idéalité est immense en proportion aux autres facultés, chose qui explique la vue poétique que je me rappelle d'avoir prise de toutes les choses, les mille mélodrames que j'ai joués dans mon imagination sauvage et extravagante. De l'organe de bonté je ne dis rien : on ne doit pas prononcer ni son éloge ni son anathème. Spurzheim dit qu'il est large, mais si cela est juste, je sais aussi que tous mes actes de bienveillances ont été fort capricieux le résultat de l'impulse momentané et sans principe. L'organe de l'amitié est petit, celle de la justice et de persévérance fortes : celle de l'attachement aux enfans, presque rien : les penchans animales sont en proportion moyenne! Voilà la description de moi, facieusement fait par mon ami, anatomiste par exellence : en vérité je trouve en générale la justesse de ses observations; et j'admets que Gull et Spurgheim furent les premiers, les meilleurs et peut-être les seuls dissequers du cerveau à l'époque dont je parle.

Je voudrais bien examiner plus profondement si j'avais le tems et l'espace, la vérité de ces remarques. Ce qu'il a dit par rapport à certaines de mes facultés est extrêmement correcte. Par exemple le sentiment de justice a été toujours fort

en moi, et j'ai été toujours vengeur de l'oppression, je vois clairement l'universalité de quelque principe de justice vengéresse dans toutes les choses, quelque réaction, inattendue en générale, qui condamne les méchans à tomber dans leur propres piéges, *et necis artifices arte perire suâ.* Car il est vrai, comme dit Horace, malgré toute la fausse apparence de la prospérité des vicieux, que :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede poena claudo.

Et que la seule sûreté est trouvée dans la bonne conscience.—*Hic murus aheneus esto*
Nil conscire sibi nullâ pallescere culpâ.
Où, comme dit le proverbe espagnole

La buena consciencia vale mille testigos.

Le comte de Maistre dans ses *Soirées de St. Petersbourg,* Sir H. Spelman dans son *History of Sacrilége* et Plutarque, dans son ouvrage sur les délais de la justice divine, ont bien développée cette doctrine, dont Lactantius dans son livre *de Morte Persecutorum* a donné une foule d'exemples.

La doctrine de rétribution considérée par rapport à la phrénologie revient à cela, que certaines modes d'action de certaines organes sont né-

cessairement suivies de punition et de peine, pendant que certaines autres sont suivies de ré compense ou de plaisir, et cela d'une manière et par des moyens jusque à présent inconnus.

Mais expliquer la chose comme vous voulez, le fait est incontestable que le péché importe la punition : pour approfondir la cause de ce visible effet de la justice, il faudrait savoir d'avance l'exacte nature du pêché, chose qui a déjà occupé l'attention des plus profonds théologues. Une autre chose est remarquable, la punition et souvent faite par moyen de l'instrument du crime ! Il arrive aussi que si on offense, dans un certain membre ou partie du corps, il est justement là que la peine qui suit a lieu, une dame, dont la belle figure la porte à la vanité, est souvent attaquée de la petite vérole qui détruit sa beauté, et celui qui se vante de ses jambes devient boîteux ; pas toujours, mais trop souvent pour que la chose soit accidentelle. Le proverbe anglais qui dit « *Illgotten wealth bodeth no man good* » est bien connu, et tellement vérifié qu'on vois rarement qu'une fortune reste stable, qui est acquise d'une manière malhonnête. Mais je quitterais une doctrine dèjà bien connu, et dont la Bible même doit être regardée comme l'histoire. Car si vous examinez l'écriture de Genèsis jusqu'aux Révélations, vous ne trouverez que l'histoire de cette justice vengéresse, dans toutes

les modifications de son action et sous tous ses rapports avec le crime. Sans doute il y a des bonnes raisons pourquoi

Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauris jaculis neque arcu.

Et nous ne faison, pas de mal en attribuant la justice à la divine providence dirigée mystérieusement vers quelque objet que nous ne voyons pas.

Connaissance. Comme l'influence des connaissance est une de ces choses externales qui peut affluencer le caractère d'un enfant, je dirai ici qu'étant toujours fort attentif au discours des savans et des sages qui avaient passé l'âge moyen de l'homme, je me rappelle d'avoir fait beaucoup d'attention à la conversation de ces amis de mon père, qui s'étaient habitués de disputer sur la philosophie la religion ou la science, en conversation avec lui, par exemple. Le professeur Afzelius d'Upsal en Suède, M. Dryander, sir Joseph Banks, M. Cay, sir J. E. Smith, M. Gough, et plusieurs autres: de ceux de nos amis qui vivent encore je ne dirai rien.

Je ferai finir cette brochure par des réflections que j'ai écrit *autrefois* en anglais; comme l'objet

appartient évidemment à la matière de cet ouvrage. Il ne faut pas confondre ces réflexions naturelles avec les évidences de la religion catholique en particulier qui sont d'une autre sorte.

Reflections.

On the Evidence of a Future Life and on its moral Influence on the Happiness of Man.

From the earliest ages of the world, the love of life has prompted philosophers to seek the means if its prolongation and the best remedies against its premature decay, and has led to those various systems of physiology by which it is pretended to explain the source of the vital principle, the structure and uses of its organs, and the nature of the mysterious relation between the percipient mind and the material world, of which the living sensorium is the medium.

The solicitude about the security of life, so natural to man, is increased by civilization, owing to the number of new accidents and diseases that arise out of the circumstances of artificial society. And the science of medicine, promising relief from the sudden effects of casualty, and remedies

against the ravages of disease, has at all times been considered as in the highest degree fit for the study of the learned, and worthy of the patronage and protection of government.

Various plans of diet, and courses of medecine, have been adopted for this purpose, and in some measure, man has succeeded, by the constant exertion of his ingenuity, in counteracting those disorders of his fame, which his own irregularities have created. But after all, the common lot of mortality cannot be averted; for no remedy hitherto discovered is capable of rendering human nature an exception to the final process of dissolution, which is the general doom of all animated beings. From this condsideration has arisen another evil of still greater magnitude, in the progress of society; for the love of life, which is the more intense when sensations are the more delightful, renders the certain forecast of death, at that very time, the most painful drawback to positive pleasure, and tinges with a melancholy often amounting to disease, some of the brightest conceptions of earthly happiness. It may easily be imagined that, meditating on this short and un certain condition of life, men of profound and reflecting minds would extend their quest after happiness into regions more remote, and proceeding from physical to metaphysical researches, would inquire whether an individual being, pos-

sessed of the consciousness of sensation, when once created, could ever cease; or in other words, whether the mind might not retain its personal identity and capacity for sensation, in another state of existence after the extinction of the living principle should have severed it from its earthly connexions? For as life would seem to be a distinct property, conferred on the corporeal fabric of the body, so the mind should seem to be something superadded to vitality. The continud identity then, of the mind after the body be dissolved, has been called the soul. The desire to live, and the auersion to death, may account for the eagerness with which this doctrine may have been embraced, and for its almost universal adoption, under some form or other, among all the nations of the world. The very recollection, too, that what has been may be again, and that therefore the life of every individual, having once been, may by the concourse of atoms In the lapse of ages be restored, proves that the anticipations of future life are not divested of the support of natural probability. This probability is increased rather than diminished, in propertion as we extend our metaphysical researches into the proofs of a First Cause, as the aboriginal and uncreated source of all that diversified catenation of reciprocal causes and effects which the surrounding universe presents so our senses, and of a Final Cause or object to which

things are apparently direct ed. But after all, it seems to be most probable that knowledge of a future state was originally impressed on the mind of man by God; nor does this notion detract, as shortsighted philosophers pretend, from the beautiful harmony which seems to reign through the creation. All animals are endowed with propensities adapted, by means of organs, for their peculiar wants and the rank which they are destined to hold in the scale of animated beings. That man, therefore, should not be wanting in the knowledge of that which will fit him also for his peculiar functions, duties, and destination, seems necessary to the consistency and harmony of the creation. Analogy strongly forces on our minds the consistent belief that *all* animals are destined to inherit and enjoy a future state of existence; but it is necessary to the happiness of man that *he* should be aware of it. All power and all knowledge imparted to creatures must emanate from the Creator; and what may only be called instinct, in the animal, may be designated by the word revelation, when applied to the more sublime conceptions of the human understading.

Phrenology has proved that the brain of man, and of other animals, is composed of a plurality of organs each having a separate function. When any of these organs are of great size and activity, the consequence is that the animal possesses the

instinctive genius which belongs thereto, in a high degree. But man has a suprior order of organs, and consequentaly of sentiments, superadded to those that belong to his animal nanare; such as Veneration, Hope; Supernaturality, and Ideality, which by their combined action, constitute a more perfect mind. And it seems possible that, in the minds of highly gifted individuals possessing these faculties in an inordinate degree, the great truths which we call religious dogmas may have been revealed. On this supposition, it would have been impossible to have imparted these doctrines to ordinary men, otherwise than by the help of those symbols which make up the metaphorical language of the ancient prophets, saints, and oriental writers in general. Some of the most learned of the Jewish rabbi have supposed, and with great probability, that from the degenerate nature of modern minds, the same comprehensive conceptions cannot now be entertained, which were possible to the Patriarchs; and that therefore the symbolical language of religion has become as necessary to express the great mysteries of divinity, as the signs in algebra are to represent the powers of mechanics. The sensorium of man, as a thestre of knowledge, may be operated on in various ways, mediately or immediately, as the Deity my think fit. And the available truths so con-

veyed would have the same value, whatever mode of hieroglyphic might be adopted to transmit them to the vulgar. I may here repeat what Ihave long ago published, and what Broughm in his Natural Theology seems to have adopted from me namely that the identical mind both of men and animals actually outlives the body even in this world, it may therefore be well supposed capable of union with another and more glorious organ of sensation in another world; in this case the trials in this life may fit the aptitudes of the mind for such a change, and explain in some measure how retributive justice may be accomplished by natural means. Whether the mind do or do not retain its memory of past event, its identity in still preserved, the reverse opinion being a mere blundering confusion of ideas: Locke led to this confuston, by his very absurd assertion that personal identity cousisted in memory; for if this were true, loss of memory would he loss of self. The doctrine is, however, absurd; for if identity consisted in memory, a man would not be the same person at twenty years old as he was when an infant. Neither can identy consist iu the continuance of any visible bodily parts, as these are all changed by the wear and tear of the body, and are replaced by nutrtion. If identity consist neither in organs, nor in memory alone, it cannot consist iu both togethor; since we have

shewn that one is lost by time, and the other by absorption, in the term of a long life? Are we not therefore justified in referring it to something else? Are we not justified, with all the sages of antiquity, with the united fathers of the church, with the whole school of Christian philosophy, and with common sense and common language on our side, in asserting that the mind of every individual, in other words his *moi*, is a separate and permanently identical being, which though dependent here on certain organs for its sensations of the external world, may hereafter be united to yet other organs, and retain its identity when in relation to still more sublime and glorified objets? Such reflections as these enable us to assert, without fear of contradiction, that the fundamental principle of all religions is in harmony with the best natural analogies, and is supported by the highest functions of the reasoning powers of man. Every body must feel the necessity, which is found to exist, that man shouid carry his hopes of happiness beyond the grave, in order to enjoy felicity, and consequently health also, in this present state of existence. For the brain and the stomach having a reciprocal action on each other, the emotions of the mind and the bodily sensations must necessarily correspond. Sudden grief will destroy appetite;

anxiety will vitiate the bile; and fear can stop the action of the heart: conversely, a bad stomach will render the spirits irritable; a torpid liver produce melancholy; and an irritable circulation enhance a startlish and timid state of the mind. On the contrary, the pleasurable sensations conduce to health, which, in its turn, helps to confer feelings of pleasure. Hence we see that when medicine has done her best, something is yet wanting to complete the well being of man; and we find the succedaneum for all the imperfections of nosology to lie deep in the metaphysical science of mind.

Another remarkable thing is that when the mind of a thinking man begins to doubt of the great theologieal truths taught him in his infancy, he goes on with his sceptical enquiries till he is lost in the most absolute Pyrrhonism, when doubting every thing except his own sensations, he imagines himself a mere central monad amidst the surrounding scenery of passing shadows, and cannot prove the existence externally to himself, of a single sentient being, God or man, with whom to sympathize, on whom to exert his benevolence, et then, having no expectation of an eternal continuance even of his selfish gratifications, he rests a solitary man of sorrows, having been deprived, by the loss of his faith of all the consolations of hope of and of charity also! And

this punishment is one among the many proofs of a retributive justice, a principle of universal application in spiritual, as electricity is in moral affairs, one which must shake the palid frame of vice and make her tremble at her deeds of sin.

If we look closely into the great doctrines symbolized and taught in the Catechism, and exemplified in the festivals and biography of the Calendar, we shall find them to be profound metaphysical axioms, which are given to us on authority, and which, as such, are the necessary basis of all useful science, but which, if reduced to metaphysical questions, would lead to every disorder of doubt and confusion—such, for example, as the eternal being of God; the creation of man; the external and continuous existence of the objects of sensation; the origin of evil; the scheme of future reanimation; the foreknowledge of the Creator, and yet the free will of the creature:—in short, all the great truths placed beyond the reach of physical proof, and yet firmly believed in; not only on the strength of authority, which directs the first movements of the infant mind; but also because, in maturer life, we find it still harder to doubt them.

In the beginning of our pilgrimage, young life is viewed like a boundless panorama, in which the diversified objects of sensation which arise in succession, like new stars from its horizon,

engage our almost exclusive attention, and fill all the intervals of time which are left unoccupied by the indulgence of animal appetites. But a period arrives, in minds organized to reflect and to observe, when we are no longer satisfied with the comparison of natural effects, but proceed to examine their nescessary causes, and from them we get on to the consideration of the First and Final Cause. The transition from the physique to the metaphysique occurs in the progress which the understanding makes towards perfection.

In deed if we examine the ancient writings before the time of Christ wefind that a certain hope futurity pervaded all their thoughts, in spite of the natural doubts suggested by philosophy and the obfuscations of mythological polytheism: Cicero declares *non esse te mortalem sed corpus hoc, mens cujusque is est quisque.*

Plutarque, in his work on the delays of divine justice expressly describes a state of future retribution and a purgatory similar to that of the Christians; which count de Maestre in that extraordinary work the *Soirées de St Petersbûrg* has treated of with great ability. Seneca had evidently a faith in God and in future existence, and it probably made him moral and resigned. Mounting higher in the scale we find Plato discoursing on the immortality of the soul, and Socrates dying

after et manner of a christian martyr; we may then pursue the subject through the Egyptian and Indian mythology to the early and pure religion of the Bramins; till at lengh it is lost in the very night of history. Collaterally we find in the whole jewish chronology, mounting yet higher and beginning wjth an account of the creation, a more complete account of the moral providence of the creative power, and the develloppement of a principle of retributive justice, or in other words of the never failing reacton of crime on the person of him who commits it.

In the moral code of Christianity we have this doctrine still more clearly devellopped; there we are told that the utmost farthing of debt to God contracted in sin must be paid in penance: we know what physical pains our irregulari ties bring on, and I have often thought that the loaths ome complaints which occur in varions parts of the human body may in many cases have been at it were, deodands fined on the parts severally, wherin the offender hed transgressed against some principle of nature, or some particular moral law of her author.

The whole of the Bible is the history of this principle in the creation and fall of man; and if we belieue with the most able conementators on this doctrine, that the whole of animated nature is included, and that for all animals, as

for man, there is prepared a state of happiness hereafter, as Wesley in his sermon on the general delivrance, Pascal, Dr Clarke, and others have thought, then do we see a means waereby the divine goodness may be finally manifested; without this, justice would be onething with regard to God et another with regard to man, which cannot be, for all nature is in harmony, nor can the creator contradict himself.

I must now notice the remarkeble line of continuity which connects the histories of the old and new scriptures, pointing ont thereby that Christianity is the full fillment of the old law. The reader may ask what will you do with collateral mythology: to this I can only answer, that father Guerrin du Rocher in his *Histoire des tems fabuleux* has asserted it to be a sort of corrupted reflection of the theology of the jews mixed varionsly with physical facts et with human passions: his work is at least very interessiug, and supports the christian doctrine, calling Ovid's metaphamorphoses and Virgil's Polio to his aid.

That Tubul Cain shoult have become Vulcan, that Samson should have been changed into Hercules, Solomon into Apollo and the witch of Endor into Hecate may be possible encugh; nor can we object to the supposttion that the Aarc was the ship Argo, and that the sons of Noa saved from the deluge were the *Argivi robora*

pubis, a fanciful imagination would easily ad d the loves of Jason and Medea, I have of ten thought that the Fleece of Gideon was transmogri fied into the *Vellus Aureum* of the famed Phryxus and his sister : and who knows but all the antient names of seas and lands may like the Hellespont, have been named after the heroes of primeval existence, though with Indian Greek and Roman names : just as now in modern Christendome the saints and martyrs have transmitted to posterity their special virtues in the names of churches. At all event this is a supposition far more probable than the astrological systèmes of Iamblicus copied by Dupuis, Volney, et Drummond in his *Oedipus Judaicus*. The apparent connection of the *Juno Februata* with our *Virgo Maria purificata* and their synchronous feasts; with some other coincidences of this sort, only shew that the history of christian facts is in consonance with popular feeling and common sense ;and that true signs have been subsiheted for false emblems, aiording to that definition of truth which Lady Mary shepherd has given us her valuable work ou the *proofs of an external universe* which I consider the best metaphysical book of our times, and the reperusal of which has induced me to compose these observations. Enlarged and philosophicol views of christiauity, which comprehend the whole cre-

atiou, and declare, with pope that God is merciful to *all* his creatures

And views with equal care; as God of all,
A hero perish or a sparrow fall,

are in harmony with history, physiology the various sciences and with the common sense of mankind. And that when we ascend from physical investigations to that which is *beyond* them and therefore called metaphysical, we find a still greater nécessity, having pursued human knowledge to the region of proofless axioms, to repose on the great theological virtues of faith, hope and charity as on the ouly safe foundation of truth. The particnlar manner in whict this notion occurred to me in a sort of dream being very curious I stall conclude this paper with a relation of it, though I have already given it more at length in a small romance which i printed at Rome in italian. I have seen no reason to change my ideas on the subject. All are aware that in Dreams a whole tragedy may be acted in a moment of time, and it is curious enongh that the whole of the following argument occurred to me in a few seconds of sleep after a long meditation on some work on the external world.

It will be necessary now to take some notice of the objections alledged agains Christianity, in

order to see whether or no they be valid : they naturally divide thengelves into three classes, the physical, the metaphysical, et the moral, of these the first class seem the most difficult to overcome, there being an uninterrupted gradation of living beings, beginning with the zoophytes and ascending the scale up to man; and though a perfect human being would seem to exist on the other side of a very wide gap betwen him and a perfect animal, yet individual defects fill up the link, and man the vain lord of the creation is obliged to acknowledge the mental inferiority of a human ideot when compared with a perfect monkey. Neither can any man say where, in the progress of uterogestation, the point of time exists in which the living powers first uphold an individual mind. One of these objections is however over come by adopting the wide and benevolent view of providence which includes all animated beings within its range : the other is an argument arising merely from our ignorance of incipient mind, and its progress towards perfection : now no argument can be good that is founded on ignorance, for the conditions of argument are there wanting. I have alrealy said that the minds both of men and animals actually have already outlived their bodies in this life, without losing either memory or identity, both of which may be continued therefore hereafter. And the system of the

universe which I have given as the result of all my resiarches into the higher branches of astronomy *, although a pure hypothesis of my own, satisfies me that throughout the whole of endless space, in which systems of worlds are now viewed in every stage of the process of creation, by means of telescopes, myriads of minds may be passing through evry varied change of corporeal metamorphosis in their progress towards happiness, and thus continually approximating to their creator without ever equalling his perfection; bearing the same moral relation to the power that generated them, that the hyperbolic curve, in physics, bears to its asymptote.

All physical enquiries however soon get merged in metaphysical, and while we are wondering at the evervarying immensity of the material universe, the question suddenly occurs to us, What is matter? And we soon find that all that we are actually conscious of is sensation and its varieties, and that every perception that we have of what is called the external world, when we are awake, occurs to us also when we are asleep, bidding thereby defiance to every attempt of Con-

* See page 52, under « *Consideration astronomique* ». M. Chateaubriands, *Genie du christianisme* is a very good beau ideal picture but not by any means a philosophical treatise.

dillac, De Tracy and others, to define reality or prove from the evidences of the senses alone, that the world exists outwardly continually and independently of our sensations. Now some of the French philosophers in the spirit of complete Pyrrhonism have tried, on this, fact to found an argument against future life, saying that the whole of life being thus apparently a dream, death may be eternal sleep. This hower is a most fallacious argument. For thongh our five senses alone furnish no proof of external existences yet their evidence, combined with that mode of sensation called the perception of cause and effect, does it effectually, as Lady Mary Shepherd has ably explained it her essays, and it also goes farther, for by showing that all that we know even of material object is that they are algebraical signs which are true in proportion as they fulfil then indications and answer to their descriptions, it leads us also to try the value of those other sensations called moral truths by the same criterion. According to this view then, the symbols of religion must be accounted true, provided it can be shewn that they fulfil their indications and answer to their descriptions. Independently of this consideration, Im a conviced that a certain healthy reliance on the truth of our consistent available waking sensations, which we call reality, but which cannot be otherwise de-

monstrated, is an essential property of our minds, a sort of natural faith, the gift of the Deity in our creation and which can only be replenished from the parent fountain; such a general faith is the antidote to universal doubt, and thus we pray saying *Veni creator spiritus, et emitte cœlitus lucis tuae radium.* So that after all, faith is the foundation of all things even here, as hope is of those hereafter, when charity the greatest of them all, there being nothing against the supposition, may go on existing as a principle of boundless pleasure. And thus the great doctrines of religion seem to be fulfilling their indications; and seem therefore true. I am not aware that this enquiry can be pursued any father.

We will now consider the moral objections to religion. Mankind certainly exhibits such a disgusting problem of moral contradictions as can only be explained by that to which th poet alludes when he says *huc proprius ad me, dum doceo insanire omnes.* The contradictions so powerfully confronted in Volnays *Ruins*, would be answered best by appealing to christianity as the best representation of a common principle, that of retributive justice, which is the connecting link of all religeons. The moral objections against religion being principally applicable to christianity in particular rather than to religeon in general, I shall now consider them; they consist in an apparent failure in the

professed object of the gospel : mankind having exhibited from time immemorial et continuing to exhibit a scene of selfishness rapine and hypodrisy which accords ill with the notion of a general and sincere belief *that a man profiteth nothing if he gain the world and lose his own soul*, but on the contrary looks as if the preaching of the gospel were the casting of the *telum imbelle,* which had never penetrated the heart. While we are admiring the beauty of christianity! we are asked , where are the christians ? Mr Porson used tosay he had been looking after then all his life in vain with a dark lanthern,

" I am not singular, said Shelley to me one day walking by Newgate, in disbelieving in christianity , I am only singular in confefsing it. Do you think if men really believed in the doctrines of the Sermon on the Mount they would hang their fellow creatures for stealing something from a dwelling house to keep a family of children from starving , or send a soul to howl for ever in the regions of the damned, according to their professed belief, merely for forging a draft ; or would attend bullbaitings cockfights and brothels of young women seduced away from the comforts of their homes and now working their own perdition here and hereafter in order to gratify those , clerical or lay it matters not, who with fiendish hypocrisy preach the

gospel of peace with the dagger of the assassin in their hand, and roll like swine in sensual infamy, while they professto mortity thé flesh and and to do to others as they would that others should do to them What has been the object of the crusades of old, in times of ascetic christianity, but the plunder of oriental riches, and what is modern merchandize in the west, but the traffic in human blood:the christian sourging the negroe at his work; and canting abont carrying his own cross on his back. No, let me hide my head from the world in honest infidelity and dwelling amidst the beauties of Nature still hope that there may be a of God justice! »The answer to all this is obvius : Shelley who was all kindness was violantly shocked at the conduct of mankind; but he forgot that those who thus act are not *Christians* but *hypocrites*; Christianity may be still only in its infancy and slowly develloppping itself. The objection of Shelley goes at once to the great question, why an omnibeneficent creator permits evil, and is slow in remedying it : The origin of evil is a mystery : but surely if there were not one christian left in the world, the principle of christianity would not be destroyed; any more than the science of music would cease to exist in the nature of things, if nobody should be left on it earth capable of distinguisting an authem from a ballad. It is the voice of Nature

enouncing an essensial principle, and not merely a casual promise, that declares *Justus ut palma florebit, sicut cedrus in Libano multiplicabitur.*

It seems to result from all that we have been considering that the hypothesis of a system of religeous obligation founded on the highly moral principle of retributive justice and having for its ultimate object the preparation of the mind for a future state of existence, is not at variance with metaphysics and the natural sciences, and has ben believed in and taught under some form or other from time immorial, and is therefore agreable to the common sense of mankind; while the christian system in particular being evidently the *best* form of religion and foundation of morality, is therefore *the* one, par excellence, which we ought to cultivate and extend; for it is a cosmopolitan scheme which merging individual wants in the common stock of public exigency, binds all to labour for all, and seems capable of generating a church which in it vast enclosure should become the commom habitation of God and men, and all creatures together. And if any one would fain interrupt the harmony of the principle by flinging backward and forward the shuttlecock of con-

troversy and disputing about particular forms of worship I should say to him

For modes of Faith let graceless Zealots fight
His can't be wrong whose Life is in the right.

and holding up the words of J. C. spoken in the discourse on the mountain, would ask, —*Si quid novisti rectius istis, candidus imperta, si non, his utere mecum.*— Not invalidating thereby my own preference for that mode of ontward expression or form of worship which is distinguished form the rest by being *one*, *holy catholic* and *apostolic.*

The Dream.

I thought I was at Rome, and after a warm day was meditating on the setting sun who sinking below the horizon shed the remarkeble apparance of golden dust over the light green leaves below the Pincii gardens, while the the firefly flew from plant to plant, just as I have really seen them when walking with my family in that delicious spot, the blue summits of the Sa-

bine hills in the distance, with the cupola of S. Peters and other domes of Rome in the back ground, while the bells of every church rung the Ave Maria and produced an enchanting murmur of heavenly music in the air —Methought it was night : the glowing axle had sunk into the western waters, and the sky, spangled with inummerable stars, led me into a deep and wonderful meditation. The earth, said I, is only a mere speck amidst countless worlds of sizes and at distances too vast to be taken in by the mind, and all exhibiting life in every variety of organization. Whilst thus musing, I turned from effects to causes, which are beyond effets, — from matter, to mind; and recollecting the sophism of Berkeley which called in question external and continuously existing things, I soon found that this doctrine would lead to universal scepticism. There must be, said I, some false step in this reasoning. and therefore some clue to the truth which he has overlooked. It then occurred to me that the order of reasoning

had been reversed; we should not enquire — why we believe in external existence, but should rather ask — why we doubt it? For the belief in the existence of external bodies is antecedent to any doubt on the subject, and is a primary feeling of our own life, it is developed with our sensations, and is as much a general law of our being as sensation itself. Why, then, have we learnt to doubt it? Because in dreams and deceptive sensations, those images are imitated, when the essential causes are absent, which were at first the result of external impressions. Well, but this only leads to the knowledge that our sensations are made manifest to the mind by means of the sensorium, in which they are viewed, as in a camera obscura, and which sensorium has the living power to repeat them and to present them again to the mind, after the originally exciting causes which exist without us shall be withdrawn. This sensorium, said I, may be the darkened glass or speculum mentioned by St. Paul, through which all things are seen imper-

fectly; and the causes without it may be the inapprochable Godhead itself, whom we can never see face to face in this life, while we are wrapped up in the bondage of flesh What I am conscious of, however, is only sensation under some form or other, and the existence of my own individuality as a mind, one and indivisible, is a corollary from my sensations, which could not exist unless there were a capacity them. The expressions *my* hands, *my* eyes, *my* life, and so on, are genitive cases, which imply the nominative I, of which they are appertenances ; and even the words *my self* refer with etymological exactness to *me* as an *identical* being. I then refined on anatomy and phrenology, and thought I had explained all; but doubt recurred again, All knowledge is only sensation after all ! Can *all* be a dream? No—*all* cannot be a dream, which I define to be something *in particular* which follows the sensation of going to bed and sleeping in general. Then another form of scepticism shook my frame with indescribable terror. All may be so far illusion

that there may be no reality in the surrounding scenery of life. "The effects," whispered some consoling angel, "are the same, whether you eat, or think you eat, drink, or think you drink; the enjoyment is realized as the same; the names only vary. No, said I, angrily, the effects on my senses may be the same, as far as the palate or the touch are concerned — as far as feeling bodily pleasure goes; but the refined pleasure of giving pleasure — the happiness of diffusing happiness — the consciousness of mutual intercourse in the enjoyment of some of our strongest emotions, require the full belief in the existence of other sentient beings; without this, there is no conscious sympathy, no love; God alone could be loved, and God would be reduced to mere present sensations, or to some power producing them. Here I got a glimmering of *cause* — my sensations change said I. Why do they change? Let me find the Creator in his creatures: let me find, in the causes of change, living agencies! Then I thought a person, whon I had formerly talked with

on cause and effect, sat by my side, to whom I addressed this suspected soliloquy. Am I alone then in the universe, solitary and central to the surrounding phenomena of this vast scene of existence, a monad admidst magical and illusive shadows, with sympathies for pictured beings who feel not, while I feel — on whom kindness is thrown away — from whom love is returned only as the purest ray may be reflected from the senseless mirror? Alas! what is Charity if she hath no objects? If these phenomena be only a play of images without a mover — if there be no responsive spirit to commune with — if the shifting scenes are fallacious, and inspire hopes of things are which are not — if my life is an isolated unit amidst a plurality of non existing phantoms — if I am placed here a living spark, amidst so beautiful and diversified a creation, only to question the existence of this boundless theatre and the Deity who created it, — then will I struggle with suicidal vengeance to destroy the whole; when flying at all surroun-

ding things, as if making an effort to awake, I found I was still sitting with the same person by my side, though in a different place. The scene was changed— soft moonlight played on a rippling stream , and filled the mellow foliage of an autumn's glowing evening with her light. My senses were lulled to composure — a different view of things occupied my reflective faculties; and when when we expounded together the sublime doctrine of Cause and Effect, and proved the existence of an external universe—as we came to the conclusion that that there must be as many causes as there are effects, and that causes must exist in the same relation to each other, as their effects; and, in short, satisfied ourselves that sensations well appréciated do not deceive, and that the external world, and other beings like ourselves existed continuously, even when unperceived by us, which we know, by a natural and quick process of ratiocination, as certain as sensation itself,—when, in short, I was convinced again that metaphysical

philosophy was in accordance with common sense and the former belief of my whole life, — when I felt again that I was sitting beside a friend and kindred philosopher, and not by a passing shade, — and when, above all, we came to those sublime conclusions, that to this belief in the existence of things present, might be added, from a similar source, the expectation of things to come,— I felt a sense of the love of all creatures return, and of the creator of creatures; the hideous illusion of monentity, to which the possible converse nonentity seemed preferable, was dispelled : beautiful forms of virgins trampling the monster scepticism beneath their feet, stood before me — Faith elevated her blue eyes to God, and Hope stretched up her lily hands to heaven; Charity clasped me in her warm embraces; and the scene shifted, as scenes are wont to do : and I awoke again in my own chamber, the domestic animals as usual laying about the room; and so strong had been the impression, that I felt as if, in awaking, I had leaped again

into the real world, like a ship newly launched on the ocean of life, and freighted with a cargo of proofs of the truth of perceptive sensations, whose sails a fair wind fanned onward to a long wished for haven. I arose, and had a threefold pleasure in walking down stairs and conversing with objects whose existence the horrors of the night had overshadowed with doubt, but which the guardian angel of sleep had rescued from destruction; and deeply imbued with the value of real, as well as with the danger of false reasoning, I exclaimed —

How charming is divine philosophy —

Wise men think
Good men grieve
Knaves invent
And fools believe.

Tel est le monde.

Reflections.

On *Religious Institutions* in *general and on the Christian Church in particular, considered with reference to Social Happiness.*

« Je ne suis né pour célébrer les saints,
Ma voix est faible et même un peu profane, »

As yet we have only been considering religion as a principle; we will now investigate its effects as an Institution, and enquire whether all the magnificent temples, cathedrals, churches, convents and colleges are of use to mankind, or are merely the useless products of a creative imagination, converted from their original use as houses of prayer, into dens of thieves. That they have been abused there is no doubt, and the very punishment which followed this abuse proves the principle contended for in the foregoing pages, namely retributive justice. The whole history of the jews, and after them of the christian church is an illustration of this principle. It is now acknowledged that the protestant reformation and French Revolution came as punishments for the hypocrisy voluptiousness and persecutions of the church; and some persons fancy they see in the course of affairs now

proceeding in Ireland the reaction of avenging justice on England for the crimes and the oppression committed by that country against her Hibernian sister.

But—let us now reflect that use and abuse are antagonist powers. For as a fair garden may be obscured by a morniug fog, or defaced by the ravages of a stormy night, so may a beautiful system of morals be tarnished by the tempests of human passions. Thus it as been with religion. For it cannot he denied that Christianity fell into two grievous errors: superstition, on one hand, exposed it to ridicule; persecution, on the other, to just obloquy ! A counsellor once compared it in this respect to its Divine Founder who was crucified between two thieves.

Spelman aud Lactantius have well illustrated the punishment which falles on plunder and persecution.

Still who ever reflects, must be convinced that one of the greates efforts of the christian policy in the regulation of humau life, was the foundation of the church and the composition of the calendar, which estahlished rules of conduct, for every period of the year. It was a promulgation, on a grand scale, of the advantages, both spiritual and temporal, to be gained by the judicious distribution of time, accompanied by the perpetual record of the most

memorable events in religeous history: it pointed ont also the natural phenomena of the year, and the astronomical divisions of time; and contained dietetic and sanitary rules for each season, useful both as penance aud as medicine. It propounded also the moust difficult of all regulations— the rule for suspending rule, or in other words, it diversified the offices of our pilgrimage, and chequered the picture with the most pleasing vicissidudes of fasting, feasting, and rejoicing; and above all, it taught men to connect all their periodical diversions with the hopes of future felicity, by pointing ont the days on which great events in Christian history are celebrated, as the proper public holidays, for the amusement and recreation of the poor as well as the rich. The Protestants, since the "Reformation," have done much to deteriorate these festivals, and to render them, as well as the Sundays throughout the year, dull; spiritless, and puritanical. Sundays and holidays should be chiefly devoted to religious duties, and to the commemoration of the Saints, or great events of the day; but they are not *Sabbaths*, as the fanatics pretend, but public religions festivals. Even Milton, the great poet, has shewn that the Sabbath was abolished by Christianity; and the Dominica, or weekly festival of the Lord' Day, substituted in its stead by the Catho-

lic Church. But then this was never intended as a day of gloom or suspension of amusement. Sunday evening should be spent in diversicn, as it is, in fact, by the higher orders, and by sensible peuple; for otherwise the poor labourer, who toils every other day in the week, has no periods of pleasing relaxation. The truth is, the Protestant Reformation in England was a revolution which getting suddenly warped by interested people and also by fanatics operated in favour of riches and hypocrisy, and one which shut the poor man out of every innocent enjoyment of life, with which the old Catholic Church had amply provided him. I am positive both of the policy and religious utility of combining the duties of Sndays and Festivals with public amuments, as our forefathers did, and as is done now in most countries. It not only keeps the mind agreeably excited, but teaches us, even from childhood, to connect religious observances with ideas which delight the senses, cementing our notions of temporal and future happiness together, by an habitual ànd natural association of ideas: the coming round of the great feasts, fasts, aud holidays of the year makes up the principal objects of the poor man's solicitude; for while they afford him temporary relief from toil on earth, they teach him to connect all his pleasures with his duties.

I have elsewhere said, and I repeat it as an important truth, that the return of the various feasts must constitute the truest of human delights; for they afford pleasure without the alloy of regret at the flight of time with which the returning seasons alone would embitter the most agreable sensations. Every festival marks some period in the progress of the life of a pilgrim to Heaven, which subdues the force of sorrow, gives animation to present joy, and makes existence almost appear to be beginning, where mortal life ends; thus pouring the balm of consolation over care and trouble, while it steepes the interludes of fleeting mirth and festivity in the spirit of everlasting happiness.

In ancient times the children looked forward from festival to festival, as to important joyous periods, and counted the days from Christmas to Easter, and from Whitsuntide to the Assumption, as marking the return of holidays, when, after salutary penances, they should dance and sing, and skip on the green, décorated with garlands, to the sound of the merry pipe, in a season of religious exhilaration, when old and young came forth to enjoy festivities in which, by social communion and pleasantry, they forecast the joys of heaven, where they should again meet those whom death had taken from then on earth.

The aged enjoyed these festivals, as well as the young; the infirm, in moments of ease, as well as the vigorous for to all they told the impressive tale of joy to come, merged the value of present pleasures in the importance of their future entail, and consequently tended to equalize the value of life to all... Reason and faith taught every body, in those days, that time was of little moment compared with everlastingness. And whether life was reduced to the lingering memory of a second childhood; was enjoyed still in the full vigour of manhood; or was as yet only dawning on the expectancy of youth; it was viewed merely as a passing moment of trial, the beginning or point of commeucement of a great something called eternity, in which the changing qualities of time aud space would be lost in a perpetuity of enjoyment, on a infinitely magnified scale.

The very exterior of every church is then an instructive emblem: the spire points to the place to which men are to aspire; the cock on the vane is an ensign of vigilance which always moves accordant to the breath of heaven; the painted windows are storied with inspiring subjects of religious history; every niche in the wall is filled with images of saints and exemplary persons; and the bells in the steeple call the faithful to prayer, imitative in their sweet notes

of the admonitions of the original preachers, or of the Saints in whose names they are dédicated some deep, some shrill some loud, some mellow, but all in melodious harmony the lighed tapers are emblems of joy, and the music is expressive of the concord of an united congregation. All this compendium of admonitory and healthful excitements is to be found among the Institutions of early Catholic Christianity, but it is abolished by those specious systems of which private judgment of Scripture is the basis; and has never been a quotient in their delusive problem of contradictions!

Any philosopher who knows well the nature of the human mind will readily perceive that an unanimous people, with their thoughts fixed on a great future good, would find, in their religion, a source of relief from the *tedium vitæ* which destroys so extensively the energies of thinking men, and makes them dissolute idle and unhealthy "For what," says the désultory speculator "do I labour ? In a few years it will be of no consequence what I have done. Why not, then, enjoy the pleasures of sense, while they last ?"—Thus reasoning, the passions take the place of salutary duties, cares are brought on, and the mind and body acting réciproeally, a state of discase is induced, which saps the power of enjoyment, and shortens life. On the other hand,

when a man feels that every action is of eternal consequence, that duties and labour lead to reward, and that each passing phenomenon is but a part of the accomplishment of some great design, then, and then only, is he stimulated to great and useful actions, while the consciousness of unity of purpose pervading the whole of society— namely, the labouring *ad majoram Creatoris gloriam* et *creaturae salvationem,* gives a buoyancy to the mind, and enables men to go through hardships with ease, and to enjoy, without remorse, the periodical recreations prescribed by the calendar.

In these days, although men are making great progress in certain branches of civilization and in science, yet human nature, always deceptive and imperfect, has grossly failed of late, in the right appreciation of the moral conditions of happiness, one of the principal of which is, *command of self;* another is *a due interchange of the various sorts of excitement;* a third is *a permanent object to be eventually obtained, which, by being always kept in view, should be capable, through life of maintaining equanimity.* A person brought up thus to regulate his mind, would find in the *Paradisus Christianorum* additional reason to act on Horace's excellent maxim :—

Rebus angustis, animosus atque
Fortis appare, sapienter idem

Contrahes, vento nimium secundo,
Turgida vela.

Of the emblematical externals of religion it may be said, that their use is indispensible; and human nature can never do without them. For though the vulgar, and those destined to live by manual labour, cannot perceive the hidden truths which lie beneath the surface; yet they can use the emblems of a language which appeals to the senses, just as an ordinary calculator can work problems in algebra and come at useful results, without having any deep thoughts or comprehensive notions of mathematics and the spirit of philosophy. But be it here observed, that there is the closest analogy between the signs and the things signified, so that all the results shall be true. The etymology of every language, and every hieroglyphic from India so America, from the Poles to the Equaor, confirm the leading doctrines of religion, a fact which is highly curious. With regard to persecution, it may be lamented that it ever got connected with charity; but it is the necessary defect of all institutions which have a great power over the minds of ignorant men, that designing persons can make them the tools of mischief. We live in an age in which a great struggle is going on all over the world: energies are exerted in quest of the truth on one hand;

while selfish interests préjudicial to public liberty are at work on the other! What the immediate result will be, it is impossible to calculate; but when we consider the perfect manner in which christianity is adapted to the numerous wants and imperfections of man in all his various conditions, we may feel assured that, purified from secnlar alliances, and adapted to the state of philosophy, it will regain its ascendancy over the hearts and heads of men, without tyranny or restraint of their persons. For the genius of a system of religious obligation which shall rein in and direct the horses of Minervas car, without breaking their speed, and shall set the spirit of wisdom free from the carnal yoke of Venus, must surely cut the Gordian knot, and become the guardian angel of sociéty—the centre of unity—the nursing mother of nations—the mistress of the civilized world!—and when the darkened glasses of this speculum of life shall be about to be broken up, will point out, to us, a new order of things, in which we may possess more perfect views, and may see the great enigma solved. Religious obligation has been opposed by various philosophers, and by all on different grounds; but these, like butterflies, have winged their way along the flowery fields of science in their little day, and have been soon forgotten—while we

have on our the side the wisest and the best, the most holy men in every age, making up a great constellation of sanctity, whose names are honoured in the dédication of every church, who have mocked at persecution, laughed et pain, and mastered the world. Read their lives from the first martyr S. Stephen down to S. Francis Xavier—Their deeds also stand recorded in the calendar as the inventors of every useful art, and as persons who lived in peace with God and in charity to all creatures. They present, admist the vacillating opinions of philosophers a successive company of sages who, in every age, have maintained unanimity on that side of the great question which is most dear to mortal man; the supporters of a system which improves our Mind, Body, and Estate, in conferring power, intellect, and serenity; in giving health, strength, and durability; and in providing for the temporary wants of every class and every variety of society, in the various foundations of churches, monasteries, hospitals, and literary institutions. At length, when the sinews of strength decay, when the Fates are ready to snap the strings of life, and all this vast scène is about to change, Faith Hope and Charity trampling on the head of the serpent who brought death into the world, stretch out their white hands, and invite us to new and incorruptible alliances with a higher order of the

objects of sensation—Then may we say with Thomas a Kempis : —

O supernæ civitatis mansio beatissima! O dies æternitatis clarissima, quam nox non obscurat, sed summa veritas semper irradiat!

What is What, or the day of life.

The Cock crows, and we rise, and say, Tis Morn ;
The soft and pallid light steals o'er the hills,
Then comes Aurora in her saffron stole,
And then the Sun 'midst the red liveried clouds
Opens the view, and then we say, Tis Day.
Then, mounting to his height, he scans the heavens,
And then we say, Tis Noon; sometime has passed
Between each change, and in Time's stream all floats,
Then longer shadows cool the waning day,
And then we say, »It is the Afternoon.«
And then sad Even spreads her duskie hood,
And the loud curfew sounds, and then we say,
Evening draws on; and then the light withdrawn
Leaves but the lanterns of the starry pole,
That shine in countless millions o'er our heads,
And then we say, Tis Night; let watchdogs bark,
And let us sleep, and gain another morn,
And thus Time rolls along till all is lost.
Of this most strange and everchanging scene
Of mortal life; and when the whole is sped,
What boots our joys or sorrows, less we gain
By their well timed and well placed discipline,

Thy timeless spaceless meed Eternity!
Thy joys of every sense, and thousands more,
Relationless to Time's and Space's bounds!
The pensive mind who thinks of this, and asks
Why Anything exists, and what is Anything?
And what is Nothing? What is Cause and Change?
Whence we have come, who live and feel and move?
And whither go to, at the mortal change
Called Death? but feels the insignificancy
Of what vain man still deems Philosophy,
And like the holy saint cries for Eternity,
And waits to know it! and like a faulty Effect,
Who scarcely dares address the Mighty Cause,
He to Our Virgin Mother of all Mercies
Devoutly lifts the Wondering soul in prayer,
And says; «Conduct me to Eternity!»— T. F.

Catalogue des autres œuvres de l'auteur T. Forster, qui sont encore à vendre (par ordre) chez Pratt et Barry, à Bruxelles, et chez tous les Libraires de Londres et de Paris.

1. *Observations on the brumal Retreat of the Swallow with a copious index, etc. by Philocheledon.* La sixième édition de l'an 1817, augmentée d'un catalogue des oiseaux britanniques, est la meilleure. Prix 10 fr.
2. *Researches about Atmospheric Phenomena, etc., by T. Forster, F. L. S.* London, 1812. Prix 15 fr.

Une belle édition, ornée de gravures représentant les modifications des nuages, fut publiée en 1814 ; et la troisième encore plus grande, en 1823. Il y a aussi une édition allemande intitulée : *Untersuchungen über die Wolken und andere Erscheirungen in der Atmosphee*, imprimée à Leipzic en 1819.

3. *Reflections on spiritous liquors*. 8. London, 1812.
4. *Arati Diosemea, gr. et latin, avec notes, scholia, etc.*, 8. London, 1813.
5. *Catulli Carmina cum notis*. 12. 1816.
6. *Lieder der Deutschen*. Petit 4. Cambridge 1815.
7. *Sketch of the Phrenology of Gall et Spurzheim*.

Dans cet ouvrage T. Forster a donné à la science le nom de *Phrénologie* au lieu de *Cranologie*, nom qu'elle n'a jamais perdu.

8. *Observations on the casual and periodical Influence of the Atmosphere in Diseases, etc*,. 8. London 1817.

Cet ouvrage est traduit en allemand et publié à Leipzic par le docteur Ludovic Cerutti en 1822.

9. *Perennial Calendar and Companion to the Almanac, By T. Forster, etc.*, 8. London 1824. Prix 20 fr.
10. *Pocket Encyclopaedia for Shepherds Mariners, and Husbandmen*. 12. Nicholls and C. London 1826. 10 fr.
11. *Circle of the Seasons and Key to the Almanac and Calendar;* avec un prolégomène sur les six

saisons de l'année. 12. Hookham et Comp. London 1828. Prix 10 fr.

12. *Somatopsychonologia or Body Life and Mind.* 8. Chez Hunter. London 1828.

Dans cet ouvrage l'auteur expose, sous le nom de guerre « Philostratus, » son système de l'homme physique et métaphysique; il entreprend la défense de M. Laurence contre M. Abernethy, etc.

13. *Original Letters of Locke Shaftesbury and Algeron Sydney, with a metaphysical preface.* 12. Micholls et Son. London 1830. Prix 10 fr.

Dans la préface de ce livre trouve une longue revue de tous les systèmes de philosophie anciens et modernes, comparés avec la philosophie du Christianisme, etc.

14. *Memorial of the Essex Election* 8. 1830.

15. *Essay on the Atmospherical Origin of Epidemic Diseases by T. Forster,* 8. Chez Meggy et Chalk. Chelmsford 1830.

Dans cet ouvrage l'auteur expose son système de météorologie et des influences atmosphériques et lunaires sur le corps de l'homme. On trouve à la fin un catalogue des comètes comparées avec les épidémies, etc.

16. *Essay on the Atmospherical Origin and Traeatment of Cholera Morbus, by T. Forster F. R. A. S.* 8. Chelmsf. 1831.

La seconde édition a été publiée en 1832.

17. *Aerial and Alpine Voyages, by T. Forster, F. L. S., etc.*, Price 2 s. 6 d.

18. *Medicina simplex, or the Pilgrims Waybook, being a Popular Guide to a Healthy Life and happy Old Age, founded on Rules of Diet, simple Medicines, and a knowledge of the reciprocal influence of the Mind and Body on each other. Colchester,* 12. 1830.

19. *Beobachtungen über den Einflufs des Luftdruckes auf das Gehör, nebst Bericht einer Luftshifffahrt, von dem Garten der Dominikaner zu Chelmsford in England, Sonnabend den* 30. *April* 1831, *ausgeführt von Thomas Forster, Mitglied der Universität Cambridge, der Königl. astron. Gesellschaft in London, so der Linné 'chen daselbst, und der Academie in Pensilvanien, etc.*

20 *Recueil de ma Vie, Ouvrages et Pensées par T. Forster, F. R. A. et L. S., etc.* Francfort s. M. 1835. Seconde édition, Bruxelles 1836.

21. *Onthophilos, ou les derniers entretiens d'un Philosophe catholique.* 1836.

Dans cette brochure l'auteur entreprend la défense de la philosophie de Pythagore, etc.

22. *Florilegium Poeticæ Aspirationis, or Cambridge Nugae etc.* 1836.

23. *Observations sur l'influence des comètes. Par réponse à M. Arago.* Aix-la-Chapelle 1836.

Nugae

Cantabrigienses.

CLIO.

Die Organe des Gehirns.

I. Verses inscribed by T. Forster on a Skull·

O empty vault of former glory!
  Whate'er thou wert in time of old,
Thy surface tells thy living story,
  Though now so hollow, dead, and cold;
For in thy form is yet descrid
  The traces left of young Desire;
The Painter's art, the Statesman's pride,
  The Muse' song, the Poet's fire;
But these, forsooth, now seem to be
Mere Bumps on thy Pèriphery.

Dear Nature, constant in her laws,
  Hath marked each mental operation,
She every feeling's limit draws
  On all the heads througout the nation,
That there might no deception de;
  And he who kens her tokens well,

Hears tongues which every wehre agree
  In language that no lies can tell —
Courage, Deceit, Destruction, Theft,
  Have traces on the Skullcap left.

But through all Nature's constancy
  An awful change of form is seen,
Two forms are not which quite agree,
  None is replaced that once hath been;
Endless variety in all,
  From Fly to Man, Creation's pride,
Each shows his proper form, to fall
  Eftsoons in time's o'erwhelming tide:
And mutability goes on
  With ceaseles combination.

'Tis thine to teach with magie power
  Those who still bend life's fragile stem,
To suck the sweets of every flower,
  Before the sun shall set to them;
Calm the conténding Passions dire,
  Which on thy surface I descry,
Like water struggling with the fire
  In combat, which of them shall die;
Thus is the seul, in Fury's car,
  A type of Hell's intèstine war.

Old wall of man's most noble part,
  While now I trace with trèmbling hand

Thy sentiments, how oft I start,
Dis mayed at such a jarring band.
Man with discordand freuzy fraught
Seems either madman, fool, or knave;
To try to live is all he's taught —
To 'scape her feet who nonght doth save
In life's proud race, unknown our goal, —
To strive against a kindred soul.

These various organs show the place
Where Friendship loved, where Passion glowed,
Where Veneration grew in grace,
Where Justioe swayed. where man was proud —
Whence Wit its slippery sallies threw
On Vanity, thereby defeated;
Where Hope's imaginary view
Of things to come, fond fool, is seated;
Where Circumspection made us fear,
'Mid gleams of joy some danger near.

Here fair Benevolence doth grow
In forehead high — here Imitation
Adorns the stage, here on the Brow
Are Sound, and Color's legislation.
Here dotp Appropriation try,
By help of Secrecy to gain
A store of wealth, against we die,
For heirs to dissipate again.

Cause and Comparison here show
The use of every thing we know.

But here that fiend of fiends doth dwell,
Wild Ideality unshaken:
By facts or theory, whose spell
Maddens the soul and fires our beacon.
Whom Memory tortures, Hope deludes,
Whom Circumspection fills with dread,
On every organ he obtrudes,
Until Destruction o'er his head
Impends; then mad with luckless strife,
He volunteers the loss of life.

And canst thou teach to future man
The way his evils to repair —
Say, O memento of the span
Of mortal life? For if the care
Of truth to science be not given,
From whom no treachery it can sever,
There's no dependence under Heaven
That error may not reign for ever.
May future heads more learning cull
From thee, when mine shall be a skull.

T. Forster.

Der Glaube.

Faith.

Hark! now I hear those evening bells,
What doleful tales their music tells,
Of comfort past, of hours misspent,
Of youth to sensual vices lent;
Of childish joys in days of yore,
Of merry playmates now no more;
Of all that frightful change of things
Which each succeeding season brings.
Softly ring on, melodius peal,
Your soft persuasive strains I feel,
Which give refreshment to the soul,
By carolling to its proper goal.
For though neeh soul entrancing knell
Seems some fair image lost to tell,
Of love entombed, of friendship dead,
Of infand hopes for ever fled;
And calls to mind the early time
When first I heard your melting chime,
At life's and daylight's infant dawn,
When cocks first blew the trump of morn,
And first i sallied forth to play,
Free, on a festive holiday.
Since which old times, the silvery head

Of fond paternal counsel's dead;
The child that was the evening star
Of yonthful passtime dwells afar;
The trusty Dog, my father's pride;
Is swallowed in Time's gulphing tide;
And fierce Erynnis tramples down
Those childish hopes we now disown.
Yet still, oh! soft melodions bells,
A tale of joy your music tells
To faithful flocks, assembled here
To drink of holy water clear.
For in the dusky cloister damp,
Where Vigilance hath lit her lamp,
The whitewinged angel Hope appears,
And my desponding genius cheers,
And says, Hark! yet the tuneful bells
Are sounding still their magic spells,
That quell all harms, and call the sheep
The vigils of pure Faith to keep;
And cheer the soul to hold in view
For faithful flocks green pastures new;
In those fair realms, fair Virtue's seat,
Where kindred souls again will meet;
The taper steeple points the way,
The cock upon the vane doth say,
Thou follow me, not turning round
To every blast that sweeps the ground;

But, by a watchfulness on high,
Bend to the spirit of the sky.
Then jingle on, ye mellow bells,
Of many hopes your music tells. *T. F.*

Die Hoffnung.

Hope.

O how quickly, O how fleeting,
Doth each flowery season pass
Time is always mortals cheating,
Swiftly runs life's hourglass;
That which whylome seem'd the morning,
Present time, we now call night,
Soon another day'll be dawning,
Soon will set another light.

O how quickly, O how fleeting,
Recreant Spring has passed away;
Daffodillies, Snowdrops, Lilies
And sweet Violets, all decay:
That which whylome seem'd the springtime,
Budding hedges, hawthorn bloom,
All are gone; and who can bring time
Back, dispelling wintery gloom.

O how quickly, O how fleeting,
Glowing Summer rolled along,
Lilies, Posies, Pinks and Roses;
Nightless days and milkmaid's song.
That which once was frolic haytime,
Now is winter'y morning drear,
What was whylome Nature's daytime,
Seems the evening of the year.

O how quickly, O how fleeting,
Autumn's golden fruits are fled,
Scarce they're tasted but they're wasted
And the bough that bore them dead.
What just now was harvest feasting,
When the Horn of Plenty blew,
Vintage mirth, and merry jesting,
Ceas'd when brumal whirlwinds blew.

O how quickly, O how fleeting,
Will dark Winter's reign pass o'er;
Other springs, our senses cheating,
Soon will bloom to bloom no more.
What now is, is always waning,
Flying Time will no more fly,
But the eternal self remaining,
Seek its mansion in the sky.

Ah while each successive season
Steals some friend, till all are gone,

Time is spinning, we are sinning,
  Life's pale lamp is burning on.
Cares oppressing, fools caressing,
  Toiling till our span is spun;
Hope we find the only blessing
  Waiting the eternal Sun.

Hail then, Lady Star of Heaven,
  Hear thy pilgrim's votive prayer,
Balm of woes whom God has given
  To the mourner in despair;
That which once was giddy Pleasure's
  Passing time, shall now be thine;
Thee I'll praise in deftest measures,
  Virgin, now thine ear incline.

For since changeable and fleeting
  Are all worldly pleasures here.
Spring and Summer always cheating,
  Autumn waning, Winter near.
Brightest Star, for ever shining,
  Round whose feet sweet Angels sing,
Help my soul, to God inclining,
  To obtain the eternal Spring.   *T. F.*

Epithalamium.

Salve grado Himeno
Ya Hespero en el cielo
Enciende fiel consuelo
Là vela del amor.

Liega alla Selina
A su caro marido
Roxeante, en el vestido
De carinoso ardor.

Como en las florcstas
Temprana y diehosa
Es la sagrada rosa
Pintada por Amor.

O Musas di Helicone
Euterpe y Clio amada
Con vestra voz sagrada
Centais en su honor.

Las dias di verano
Maja y pindada Flora
Pingan la terra ahora
Con vario color.

Felex felix marido
A te echa sus brazos
Eu amorosos lazos
Objeto del amor.

Alla Santa Virgine.

Salve del cielo sovrana
Bianca stella matutina
Degli angioli regina
Fonte del divin amor.

Salve delle grazie piena
Fra le donne ben stimata
Sposa figliuola nata
Madre vera del signor.

Solazio dei peccatori
Dei smarriti cinosura,
Lume chiaro, luce pura,
E perfetta castità.

Palma della pazienza,
Soave cassia odorata
Cedro dolce bene armata
Dell' eterna carità.

Il serpente già calcato
Sotto i vostri piè dolente
Nella testa serbe sempre
L'alta impronta di bontà.

O Maria per me ora
Allegra la mia sorte
E nell' ora della morte
Fa morire in fedelta. T. F.

Epigram inglesé.

Ricco inglese vostra vita
É appunto un festino
Dolce cosa, ma vicino
A quel pranzare è il dormir.

Reflections on the following of a Guardian Angel.

What is life but a garden of crosses?
What the world but a valley of tears?
Our gains are but preludes to losses,
Our hopes are all balanced by fears.
In the flowers of our gardens are breeding
The worms that devour the fruit;
And the flowers of our virtues want weeding
Of the nettles of sin at the root.
In objects of earthly devotion
All smiles are surrounded by scorns
Like gems on a rough troubled ocean,
Like roses that bloom among thorns.
Then I'll plant me a garden of crosses,
And there on their merits repose,
That since all human pleasure but drosos is,
They may help me to Heaven te St Rose,

Anthologia, Bor. et Aust.

Erato.

To the Bellflowers that grew round a Saint's Pillar.

O little drooping bells of blue,
Like rosaries of azure hue,
That catch the Palmer's passing view,
As on he's wending

To some saint's shrine; at evening hour
I'll sit beneath the mantled tower,
To tell my beads, while pelts the shower,
To which thou'rt bending,

When high aloft, in accents fair,
The pillar'd martyr makes his prayer,
And carols to the ambient air,
As if revealing

Some mystery deep of God on high.
Pensive and motionless I'll try
To catch the prophetic words that fly
Neath Heaven's high ceiling.

T. F.

The Votarist.

Shaded by Judaean palms,
  Yon sad Pilgrim, slowly wending,
Fed on hospitable alms,
  To some votive shrine is bending.
Sweeter far his holie life
  Than the worldling's way of care;
Free from trouble, free from strife,
  Jogging on in open air.
Hope in Heaven is his beacon,
  Faith in God his firm support
Charity, that nought can weaken,
  Is his first and last resort.
And where angry winds are roaring,
  Fiercer dangers hovering round,
Still aloft his thoughts are soaring,
  Still at prayer he's always found.
And from Jeopard emerging,
  Builds his Mountjoy, votive stone,
Tribute to the holy Virgin,
  Mercy's mother, and his own.

Racollecticns of far distant Seasons.

Ah why in Memory's magic lantern spell
Do sounds and scenes of childhood love to dwell
Why do her notes float o'er the muskie dale
At eventide with many a flowerie tale?
How we in Spring's and Life's sweet April tim
Were joyed to spoil the Daisys earliest prime,
And rob the first pale primrose flowers we me',
Or pull their roots to carry home and set;
How in our little gardens loved to note
The Robin's song, or Cuckoo's early note;
How when maturer Summer used to lead
To romp on haycocks in the grassi mead,
Or when, as now, ripe Autumn's sheaves wer bound,
With hearts like feathers we would dance around,
Nor less enjoy white Winter's Christmas toys,
Sports, games, and play, and fifty childish joys,
In every season count our pleasures o'er,
And feel as we on earth shall feel no more.

On the Urn of a young deceased friend.

Mademoiselle S. H. by Mademoiselle S. M. R. F.

Ye roses weep on yonder spot,
Where Sorrow spreads her mournful breath;
For there alone, perhaps fogot,
She slumbers in the sleep of death.

Calm, as the silvery moon glides through
The Silky Clouds where daylight dies
The Spirit of that, Sleeper flew
Above those starbespangled skies!

Sing on, yebirds, fear not to break,
The Slumbers of that faded flower
She who sleeps there will not awake
To mortal call or musick's power.

Yes sing on, o'er the silent tomb
Where Sorrow speads her poison'd breath
Thy Musick will not piere the gloom
Or wake the silent Sleep of death.

O Death tis vain to fly from thee
Or thy cold hand and stroke repel
All who once lived, like her, must be
The Victimes of thy magic Spell.

Hymn.

„When thy days be fulfilled', thou shall sleep with thy fathers."

Samuel, book 2, vii. 16.

As o'er the closing urn we bend,
Of each belov'd and honourd friend,
What tears of anguish roll!
In vain, in Death's unconscious face,
The living smile we seek to trace,
That spoke from soul to soul.

But shall not memory still supply
The kindly glance, the beaming eye,
That oft our converse blest?
That brighten'd many a prospect drear,
Revived our virtue, soothed our care,
And lull'd each pain to rest.

And when these frail remains are gone,
Our hearts shall still their influense own,
Our mortal path to cheer;

To help us on the way to heaven,
Such Angel Guides by God were given!
How blest to meet them there!

J. E. Smith.

Imitation of the Ranz des Vaches.

When shall I return to the Land of the Mountains
The lakes and the Rhone that is lost in the earth,
Our sweet little hamlets, our villages, fountains,
The flowerclad rocks of the place of my birth?
O when shall I see my old garden of flowers,
Dear Emma the sweetest of blooms in the glade
And the rich Chesnut grove where we pass'd the long hours
With Tabor and Pipe, while we danced in the shade
When shall I revisit the Land of the Mountains,
Where all the fond objects of memory meet;
The Cows that would follow my voice to the fountains,
The Lambs that I call'd to the shady retreat,
My father, my mother, my sister and brother;

My all that was dear in this vallay of tears:
My palfrey grown old, but there's ne'er such another
My dear dog, still faithful, tho' stricken in years.
The vesper bell tolling, the loud thunder rolling;
The Bees that humm'd round the tall vinemantled tree,
The smooth water's margin whereon we were strolling
When evening painted its mirror for me.
And shall I return fo his scenery never?
These objects of infantine glory end love ;
O tell me, my dear Guardian Angel, that ever
Floats nigh me, safe guide to the regions above.

T. F.

Ranz des Vaches.

Quand reverai-je en un jour,
Tous les objects de mon amour,
Nos clairs ruisseaux,
Nos hameaux,
Nos côteaux,
Nos montagnes,
Et l'ornament de nos montagnes.
La si gentille Isabeau?
Dans l'ombre d'un ormeau,
Quand danserai-je au son du Chalameau?
Quand reverai-je en un jour,

Tous les objects de mon amour,
Mon père,
Ma mère,
Mon frère,
Ma soeur,
Mes agneaux,
Mes troupeaux,
Ma bergère?

On a ruined Abbey covered with Ivy and Cobwebs.

Whylome each trustie priest, at early call
Of matins belle, at prayer was always founde,
And eke his flocke, greymantled pilgrimmes all,
Soughte morninglie the churche's hallowed
grounde;
And when the Vespers larum 'gan to sound;
Agen poured forth to praise by tapir light;
And sacred memorie keepe the holie rounde
Of yearly vigils for each sainte beside,
Faith, Hope, and Charitie, did ever there abid.

But Discorde came and blewe her trumpe of woee
And trod our holie altars to the dust,
Destroyed the fane, and bred the fiercest foe
Of deadlie hatred and of wordlie lust;

Hypocrasie then spread her masking crust
O'er Faith ; and priestlie pride, with craftie eye,
Stalk'd in at vestry door, by bold ycurst,
And slew the heavenborn virtue Charity,
And Hope rested alone her claims on tythe and fee

Then down thee temple fell, in ruined plight ;
Each mangled window now, each turret high,
Gives lodgement for the illfaced Owl of night,
Or crowking Crowes, or Bats that flitten bye ;
The sacred stone out of the walls doth crie
Against the heretics dismayed all ;
While the old spire, upraised to the skie,
Still bears the Cocke of watchfulness, to call
The faithful few, who dread the like calamitie.

Infantine Recolleetions.

In Fancy how dear are the scenes of my childhood
Which old recollections recall to my view ;
My own little garden, its plants, and the wild wood,
The old paper Kite that my infancy flew.
The cool shady Elm Grove, the pond that was by it
My small plaything Mill where the rain torrent fell ;
My Father's Pot Garden, the Drying ground nigh it,
The old wooden Pump by the Melon ground well.

That Portugal Laurel I hail as a treasure,
For often in Summer, when tired of play,
I found its thick shade a most exquisite pleasure,
And sat in its boughs my longs lessons to say,
There I first thougt my scholarship somewhat advan-
cing,
And, turning my Lilly right down on its back,
While my thirst for some drink the Sun's beams
were enhancing,
I shouted out learnedly — *Da mihi lac.*

No image more dear than the thoughts of these baubles
Ghigs, Peg Tops, and Whip Tops, and infantine
games;
The Grassplot for Ball, and the Yewwalk for Marbles.
That leads to a temple which nobody names.

Those three renowned Poplars, by Summer winds
waved,
By Tom, Ben, and Ned, that were planted of yore,
'Twixt the times that these wights were first breeched
and first shaved,
May now be hewn down, and may waver no more!

How well I remember, when Spring flowers were
blowing,
With rapture I cropt the first Crocuses there
Life seemed like a Lamp in eternity glowing,
Nor dreamt I that all the green boughs would be
sear.

I Summer, while feasting on Currants and Cherries,
And roving through Strawberry beds with delight,
I thrught not of Autumn's Grapes, Nuts, and Blackberries,
Nor of Ivy decked Winter cold shivering in white

E'en in that frosty season, my Grandfather's Hall in,
I used to sit turning the Electric Machine,
And taking from shockbottles shocks much less galling,
If sharper than those of my manhood I ween.

The Chesnuts I picked up and flung in the fires,
The evergreens gathered the hot coals to choke
Made report that were emblems of blown up desires,
And warm glowing hopes that have ended in smoke.

How oft have I sat on the green bench astonished,
To gaze at Orion and Night's shady car,
By the starpangled sky's magic lantern admonished
Of time and of space that were distant afar!

But now, when embarked on Life's rough troubled ocean,
While Hope with her anchor stands up on the bow,
May Fortune take care of my skiff put in motion,
Nor sink me when coyly she steps on the prow.

T. F.

On the last falling Leaves.

De la tige détachée
Pauvre feuille desséchée
Où vas-tu ? — je n'en sais rien ;
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine,
De Zephyr et l'Aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon,
Je va's où le vent me mène
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier.

